LA
CONNAISSANCE DE L'ITALIE
D'APRÈS CORINNE

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le 19 juillet 1910

PAR

MARIO MARCABRUNI

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ (MENTION *Lettres*)

MONTPELLIER
COULET ET FILS, ÉDITEURS
5, Grand'Rue, 5

1910

LA

CONNAISSANCE DE L'ITALIE

D'APRÈS CORINNE

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

le juillet 1910

PAR

MARIO MARCABRUNI

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ (MENTION *Lettres*)

ACAD.
LANGUEDOC
BIBL.

MONTPELLIER
COULET ET FILS, ÉDITEURS
5, Grand'Rue, 5

1910

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41534907_0048

INTRODUCTION

Après les importants ouvrages sur M^me^ de Staël, de M. Dejob, de Lady Blennerhasset et les intéressantes études de Biadego, Tamassia, Domenico Berti, M^me^ Necker de Saussure et de Sainte-Beuve, de M. Brunetière, de M. E. Faguet et de tant d'autres, notre modes te travail ne peut avoir aucune prétention d'apporter quelque chose de nouveau, mais en nous bornant à *la connaissance de l'Italie d'après Corinne*, nous croyons nous être placé à un point de vue nouveau et précisément tout à fait italien.

M. Dejob, dans son précieux travail : *M^me^ de Staël et l'Italie*, n'a pas seulement pour but de montrer ce que M^me^ de Staël savait de l'Italie et comment elle la jugeait, mais il se soucie plutôt de prouver que les Français (quoique quelquefois légers et ambitieux) ont toujours admiré vivement le génie des autres nations, *souhaitant et travaillant même à leur bonheur* (1). Il se propose en outre de faire connaître comment M^me^ de Staël a provoqué en Italie l'essor de l'école romantique, et de montrer dans quel esprit il faut étudier les littératures étrangères.

(1) Dejob *M^me^ de Staël et l'Italie*. Avant-propos.

Un autre but important de son travail, c'est enfin d'engager à entreprendre une étude qui devrait montrer comment *les vingt années passées par les Italiens sous la domination de la France ont été féconds pour leur avenir, et que les victoires de 1796 avaient commencé le grand ouvrage que la journée de Solférino a terminé* (1).

Par le magnifique ouvrage *M^me^ de Staël et son temps*, de Lady Blennerhasset, on peut se former une idée complète de tout ce qui concerne M^me^ de Staël. Ce sont trois volumes d'une érudition étendue et solide, d'une critique délicate, d'un intérêt extraordinaire qui en fait une lecture fort attrayante.

Ce livre est une source incomparable pour tous ceux qui s'occupent de M^me^ de Staël en général. Pour notre étude spéciale, il présente toutefois des lacunes : Lady Blennerhasset consacre plusieurs pages au séjour de M^me^ de Staël en Italie, et s'occupe aussi, en faisant l'analyse de *Corinne*, de montrer comment elle jugeait ce pays, mais elle le fait d'une façon très superficielle en se bornant à résumer les critiques d'Oswald, qu'elle fait suivre par les réponses de Corinne, sans absolument se soucier de voir si les jugements sévères du premier et les apologies de la seconde sont justes.

Mais il faudra penser que d'abord Lady Blennerhasset, dans son long travail, veut faire une étude profonde, mais générale sur le caractère et surtout sur l'influence et la portée philosophique de l'œuvre de la fille de Necker, et que par conséquent il est tout à fait naturel qu'elle n'ana-

---

(1) DEJOB. *M^me^ de Staël et l'Italie*.

lyse pas trop soigneusement la partie qui se rapporte à l'Italie, partie qui est pour elle assez secondaire.

Il faudra aussi remarquer qu'elle traite très diffusément tout ce qui se rattache à l'ouvrage : *De l'Allemagne*, d'abord parce que c'est un travail d'une plus grande importance et aussi parce que Mme Blennerhasset est une Allemande qui a épousé un Anglais. M. Auguste Dietrich, son traducteur, dit dans un avertissement qu'il fait précéder : « Lady Blennerhasset mise par les hasards de la vie en relations avec trois grandes nations différentes (elle a été élevée dans une maison d'éducation française) a éprouvé de bonne heure une sympathie à la fois vive et raisonnée pour les courants intellectuels de ces nations, qui se trouvent avoir été celles de Mme de Staël ». De l'Italie, quoiqu'elle montre d'en connaître la littérature, elle n'avait peut-être pas une connaissance plus profonde que celle de Mme de Staël même, et de là l'impossibilité de faire une critique de ses jugements et une appréciation sur la portée exacte de son travail, comme révélation de ce qui concernait les Italiens de ce temps-là.

Nous tâcherons, par contre, d'étudier seulement les considérations contenues dans *Corinne* sur la littérature, sur les mœurs, les caractères, les beaux-arts, c'est-à-dire ces digressions que M. Brunetière n'aime pas dans un roman, quoique il n'hésite pas à définir *Corinne*, *toute son intelligence* et *Delphine*, *toute sa sensibilité* (1). Étudiant *Delphine* et aussi *Corinne* seulement comme des romans, M. Brunetière les déclare des romans lyriques

---

(1) Les romans de Mme de Staël, par Brunetière. *Revue des Deux Mondes*. Vol. 90, année 1890.

qui, à ce titre, sont dans la pure tradition de la *Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau.

« C'est également et toujours du Rousseau que la promptitude avide et la mobilité avec laquelle Mme de Staël, aussi souvent que l'occasion s'en présente ou s'en laisse entrevoir, s'échappe en digressions toujours ingénieuses et plus souvent inopportunes sur la politique, sur la religion ou sur l'art.

Mais nous, aujourd'hui, bien loin d'en faire un mérite à Mme de Staël, c'est ce qui nous déplaît dans *Corinne*. Le lien est vraiment trop frêle, il est surtout trop artificiel entre ses parties descriptives et la fantaisie romanesque ou psychologique du récit. Et si peut-être, comme nous le croyons, la première qualité du roman est d'en être un, c'est pour cela que contrairement à l'opinion reçue, nous mettrions presque *Delphine* au-dessus de *Corinne* (1) ».

Mais plus loin, dans la même étude, il dit : « Mme de Staël a des clartés de tout, des clartés imprévues et soudaines et je sais bien, puisque je l'ai dit à propos de *Corinne*, que ce sont souvent des clartés un peu superficielles, mais enfin elles brillent et elles éclairent.

» Elle en a d'autres, on le sait, et de tout à fait lumineuses et de fixes, si je puis ainsi dire, sur ce qu'elle a mieux connu ou aimé que le reste et, par exemple en particulier, sur la société, sur la civilisation, sur la littérature. Deux livres au moins de *Corinne* : le VIme sur le *caractère et les mœurs des Italiens* et le VIIme sur la *Littérature*

(1) Les romans de Mme de Staël, par BRUNETIÈRE. *Revue des Deux Mondes*. Vol. 90, année 1890.

italienne sont comparables aux meilleurs chapitres de *La littérature* ou de *L'Allemagne*; et qui ne les connaîtrait point ne saurait pas tout ce que Mme de Staël a fait pour répandre parmi nous la connaissance et le goût des littératures étrangères (1). »

Ce sont précisément les livres VIme et VIIme qui formeront surtout l'objet de notre analyse.

PLAN

Dans le premier chapitre, après avoir résumé brièvement quelle était *l'opinion française sur l'Italie avant Corinne*, nous tâcherons de montrer *comment Mme de Staël jugeait l'Italie avant de s'y rendre.*

Dans un deuxième chapitre, nous nous occuperons *des circonstances qui aidèrent Mme de Staël à mieux comprendre et à mieux juger le génie italien et des causes qui l'engagèrent à écrire Corinne* en nous souciant de montrer surtout que ses jugements, tout à fait défavorables d'abord, deviennent, par degrés, toujours plus bien veillants.

Nous entrerons ici dans notre véritable sujet consacrant trois chapitres successifs à une analyse:

I. *Des jugements, contenus dans Corinne, sur les mœurs et le caractère des Italiens.*

II. *Des jugements sur la littérature italienne.*

III. *Des jugements sur les beaux-arts.*

Comme conclusion un dernier chapitre, qui sera la

---

(1) Les romans de Mme de Staël, par Brunetière. *Revue des Deux Mondes.* Vol. 90, année 1890.

conséquence logique des précédents, pour montrer : *quelle connaissance on pouvait se faire de l'Italie d'après Corinne et si elle contribua à relever le peuple italien dans l'opinion des étrangers*.

Nous ne nous faisons pas d'illusions sur la valeur de notre travail, mais nous nous flattons que les quelques observations que nous avons pu réunir et ordonner ici, ne seront pas tout à fait inutiles pour un travail plus complet sur le même sujet.

LA

CONNAISSANCE DE L'ITALIE

D'APRÈS CORINNE

CHAPITRE PREMIER

I. De l'opinion française sur l'Italie avant *Corinne*.

II. Comment Mme de Staël jugeait l'Italie avant de s'y rendre.

I

Les voyageurs tels que De Brosses, La Lande, Duclos, Dupaty ont certainement contribué, par leurs ouvrages, à répandre la connaissance de tout ce qui touchait à l'Italie et, comme partout on est porté à accepter les jugements déjà formés par les autres et répéter ces phrases qui roulent depuis longtemps dans le commerce de la pensée, il est évident que les opinions de ces voyageurs devenaient facilement celles de la plupart des Français.

Le Président De Brosses visite l'Italie en 1739 et 1740. Dans ses lettres on remarque le soin de vérifier les traditions de l'histoire, de s'emparer du mécanisme administratif et de l'esprit politique du pays, sans négliger les

souvenirs littéraires. Il s'arrête partout, même dans les villes secondaires, pour examiner et admirer ou critiquer les œuvres d'art.

A Rome, il est admis et recherché dans la meilleure société. Dans cette ville, il est dégoûté par l'administration déplorable, mais les chefs-d'œuvre des arts enflamment son enthousiasme et lui inspirent les descriptions les plus délicates. Pour Naples, il éprouve une sympathie assez vive, mais il conclut que le climat vaut beaucoup mieux que les habitants: « à mon sens, Naples est la seule ville d'Italie qui sente véritablement sa capitale, le mouvement, l'affluence du peuple, l'abondance et le fracas perpétuel des équipages, une cour dans les formes et assez brillante, le train et l'air magnifique qu'ont les grands seigneurs ; tout contribue à lui donner cet extérieur vivant et animé qu'ont Paris et Londres et qu'on ne trouve point du tout à Rome. La populace y est tumultueuse, la bourgeoisie vaine, la haute noblesse fastueuse et la petite avide des grands titres (1). »

En parlant de Florence, il dit que la littérature, la philosophie, les mathématiques et les arts y étaient encore de son temps extrêmement cultivés. Les Florentins ne lui paraissent pas seulement forts au fait de l'état de la littérature dans leur propre pays, mais il les trouve aussi très instruits de celle de France et d'Angleterre. « Il faut avouer, dit-il, que les Florentins ont plus de facilité pour cultiver les lettres qu'aucun autre peuple d'Italie : ils sont aisés dans leurs fortunes ; ils ont du loisir ; ils n'ont ni militaire, ni intrigue, ni affaires d'État (2). »

---

(1) Le Président De Brosses en Italie. *Lettres familières* écrites d'Italie en 1739-1740. Lettre XXX, vol. I.

(2) De Brosses. *Lettres familières,* écrites d'Italie en 1739-1740, Lettre XXV, vol. I.

Il peint avec amour Venise, dont il sent tout le charme enchanteur et en donne un tableau complet et élégant.

La plupart des étrangers ne comprennent que d'une manière imparfaite le charme de notre poésie, mais pour De Brosses la poésie italienne a de grands avantages sur la française : celui de la langue, préférable à la française étant plus coulante, plus sonore, plus harmonieuse, également propre au style majestueux et aux grâces badines, outre qu'elle se permet un peu plus d'inversions, ce qui rend les constructions moins uniformes (1). Il ne goûte guère Dante qu'il trouve profondément triste, mais il juge avec compétence les pièces de Maffei, du Métastase, les poèmes épiques de Bojardo, de Trissino, du Tasse et de l'Arioste, *qui fait ses délices perpétuelles*.

C'est surtout dans la peinture de mœurs qu'excelle notre voyageur et on remarque avec plaisir qu'il n'a pas la prétention de donner des jugements indiscutables. « Quant aux mœurs, vous aimeriez sûrement mieux que je vous entretinsse de cela que d'édifices et de peintures; mais faites réflexion qu'un étranger qui passe un mois dans une ville n'est pas fait pour les connaître (2). » Il donne un jugement analogue sur la musique : « La musique italienne que nous chantons en France ne doit pas y paraître moins ridicule que la nôtre ne l'est à Rome ; il faut bien se garder d'en juger là-dessus, et certes, pour en juger presque autant que pour la chanter, il faut être parfaitement au fait de la langue et entrer dans le sentiment des paroles (3). »

---

(1) De Brosses. *Lettres familières*. Lettre XLVI, vol. II.
(2) *Ibid.* Lettre XIV, vol. I.
(3) *Ibid.* etc. Lettre L, vol. II.

La Lande voyage en Italie en 1765-1766. Son livre, qui sent en plusieurs parties le guide, a servi à la plupart des voyageurs. On remarque en lui aussi une grande impartialité. Dans son ouvrage, il y a un mélange d'histoire, de morale, de politique et de critique. Il possède tous les arts : la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique. A propos des lois, usages, etc., il fait des comparaisons intéressantes sur le génie des peuples français et italien.

On a pourtant l'impression qu'il ne donne pas toujours des jugements personnels, mais qu'il emprunte aux autres, surtout à De Brosses, que, quelquefois, il ne fait que copier, comme dans le passage suivant sur le genre de faste des Italiens : « On dit souvent en France que les Italiens sont avares et mesquins, qu'ils ne savent pas dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne ; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs aient l'air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillants, des meubles, des bijoux, des parures de goût, etc..... D'ailleurs, les étrangers qui ont lieu de mettre en parallèle le genre différent du faste des deux nations française et italienne, disent que celui des Italiens paraît souvent plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique (1). »

---

(1) La Lande. *Voyage en Italie.* Genève 1790, ch. 2, vol. V. Voici ce que dit De Brosses dans la lettre XXXVII du vol. II de ses *Lettres* écrites d'Italie : « Nous disons souvent, nous autres français, que les Italiens sont avares et mesquins, qu'ils ne savent pas dépenser, se faire honneur de leur bien, ni donner un verre d'eau à personne ; qu'il n'y a que parmi nous que les seigneurs aient un air de magnificence, une table somptueuse, des équipages brillants, des meubles, des bijoux, des parures de goût, etc. J'ai souvent lieu de mettre ici en parallèle le genre différent du

Ce qui nous intéresse c'est pourtant l'idée que les Français pouvaient se faire d'après son livre, et cette idée était certainement favorable : « A Milan, les marchands demandent le triple du prix qu'ils veulent avoir, mais quand on le sait il n'y a plus d'inconvénient. Au reste, cet usage a lieu dans bien d'autres pays, par exemple à Pétersbourg (1). »

Et la même bienveillance continue lorsqu'il trouve que les sociétés sont agréables et aisées à Florence, une des villes d'Italie où les étrangers trouvent le plus d'agrément, car il y a beaucoup de vivacité et de plaisanterie. « Les étrangers y sont accueillis de tout le monde, les dames mêmes y observent des politesses et des égards dont elles se dispensent chez nous (2) ». Voici comme il s'exprime sur les Romains : « Le caractère des Romains est fort doux. Ils sont pleins de cordialité et de prévenance, plus obligeants et de plus facile accès qu'en aucun autre endroit de l'Italie (3). »

Il trouve du bon même dans le sigisbéisme : le sigisbée, d'après lui, est souvent le gardien et le surveillant d'une femme au lieu d'en être le séducteur et, dans tous les cas, il diminue le désordre des mœurs : « s'il n'est pas possible qu'une femme fixe son mari, il vaut mieux qu'elle ait un sigisbée amant que d'en avoir cinquante et une incli-

---

faste des deux nations française et italienne, à vous le dire sans fard, celui de cette dernière me paraît infiniment plus riche, plus noble, plus agréable, plus utile, plus magnifique et sentant mieux son air de grandeur. »

(1) La Lande. *Voyage en Italie*, ch. 2, vol. V.

(2) *Ibid.* ch. 19, vol. II.

(3) *Ibid.* ch. 2, vol. V.

nation fixe et durable vaut mieux qu'une licence indéfinie qui dure autant que les passions ou la beauté..... ce désordre est peut-être moins dangereux que celui des nations qui le condamnent et que la dépravation des mœurs n'a pas encore assez gagné pour introduire la légèreté avec le libertinage (1). »

Il s'occupe aussi de la littérature : « Dante est un poète sublime, mais difficile. Pétrarque est aussi agréable et aussi délicat dans ses vers qu'il est solide et profond dans ses ouvrages philosophiques. Boccace un des plus illustres Florentins soit comme poète, soit comme prosateur ». Il nomme l'Arioste, Le Tasse, Pulci, Politien, etc. (2). Il donne les origines de l'Arcadie et, par ordre alphabétique, les noms de tous les auteurs qui étaient connus à Rome en 1755 (3). Dans tout son travail respire une grande et vive sympathie pour l'Italie. Il suffit de rappeler ces paroles qu'on peut lire dans la préface : « En Italie les choses belles, grandes, singulières sont en plus grand nombre que dans tout le reste de l'Europe. »

On ne saurait trouver le même enthousiasme, ni la même admiration dans le *Voyage en Italie* de Duclos, qui visita ce pays en 1797. Il s'occupe surtout de faire connaître l'influence du climat, des intérêts locaux, des chefs, des gouvernements sur les mœurs des habitants de toutes les classes. Pour les œuvres d'art, il renvoie le lecteur aux descriptions des autres voyageurs. Il remarque qu'à Rome les lettres, les sciences et les arts, à l'ex-

---

(1) La Lande. *Voyage en Italie*, ch. 2, vol. V.
(2) *Ibid.* ch. 22, vol. II.
(3) *Ibid.* ch. 5, vol. V.

ception de la musique, dépérissent : « s'il paraît en France, en Angleterre ou ailleurs, un ouvrage généralement estimé, il n'en passe pas quatre exemplaires à Rome (1). » Il est si peu enchanté des Romains qu'il dit d'être forcé de les appeler *les habitants de Rome* ne pouvant pas *les appeler des Romains* (2). Et encore : « La Rome moderne ne rappelle l'ancienne que par des ruines et la population présente ne donnerait pas l'idée de celle dont parlent les historiens (3). » Il est dégoûté par cette multitude de mendiants qu'on rencontrait alors à chaque pas et qui donnait un aspect désagréable à la population de Rome (4). En outre, il remarque que la propreté n'était en aucun genre une qualité des Italiens ni des Italiennes (5).

Il donne à peu près les mêmes jugements pour le reste de l'Italie, on voit donc qu'il n'est pas un admirateur de ce pays comme pourrait l'être La Lande.

Dupaty se rend en Italie en 1785.

La Toscane paraît être sa terre de prédilection, il y trouve de nombreux sujets d'admiration soit comme artiste, soit comme magistrat. Il ne se lasse pas de louer le gouvernement de Léopold II, de ce prince qui s'occupe de la réforme entière de sa législation : « il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de la France, il se hâte de la faire passer dans les lois de Florence (6). » Il

---

(1) *Voyage en Italie* ou *Considérations sur l'Italie*, par M. Duclos. Lausanne, 1791, p. 68.

(2) *Ibid.*, p. 69.

(3) *Ibid.*, p. 103.

(4) *Ibid.*, p. 114.

(5) *Ibid.*, p. 99.

(6) Dupaty. *Lettres sur l'Italie*. Rome, 1789. Lettre XXV, vol. I.

n'a que des paroles de louange pour ce prince libéral, plein d'humanité et de justice : « L'adoucissement des lois a adouci les mœurs publiques ; les crimes graves deviennent rares, depuis que les peines atroces sont abolies : les prisons de la Toscane ont été vides pendant trois mois (1). »

Les jugements sur les mœurs des autres pays ne sont en général pas favorables. « La débauche privée est à Rome si grande qu'on ne connaît point la débauche publique ; elle n'est pas nécessaire, ainsi dans certains pays, la pauvreté est si générale qu'il n'y a point de mendicité (2). » Ailleurs il trouve par exemple que les meilleurs masques du monde ce sont des visages italiens (3).

En dernière analyse, il dit des Romains : « ils ressemblent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables, ni utiles, à qui on ne voudrait pas ressembler, avec qui on ne voudrait pas vivre, mais qui pourtant sont heureux (4). »

Il observe qu'à Naples on se trompe avec une fourberie singulière, mais en riant : « Tout le commerce de la vie est, pour les Napolitains, un jeu *au plus fin*. Ailleurs c'est un combat *au plus fort* (5). »

Il atténue cependant ces jugements défavorables par ce qu'il écrit au commencement de la lettre CI du volume II : « la première chose qui m'a frappé, après avoir regardé

---

(1) Dupaty. *Lettres sur l'Italie*. Lettre XXV, vol. I.
(2) *Ibid.* Lettre LXXIX, vol. II.
(3) *Ibid.* Lettre LXXX, vol. II.
(4) *Ibid.* Lettre LXXXI, vol. II.
(5) *Ibid.* Lettre CII, vol. II.

l'espèce humaine dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les États civilisés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la même pour le fond : elle est aussi peu différente dans les formes ; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mesures. »

Certains passages de ses lettres sont pleins de sensibilité et d'éloquence, surtout lorsqu'il donne les descriptions des églises, des statues ou des tableaux, descriptions qui sont faites par une véritable main de maître.

Pour la langue italienne, Dupaty, ainsi que beaucoup d'autres, exprime des idées superficielles et drôles, qu'on trouve répétées par M^me^ de Staël même, dans *Corinne*, et que nous tâcherons de redresser.

On devra se rappeler que ces ouvrages, que nous venons d'examiner rapidement, ne constituent qu'une petite partie parmi les travaux, plus ou moins importants, publiés en France avant *Corinne*. L'Italie est peut-être de tous, le champ sur lequel s'est le plus exercée l'étude ou la curiosité française. Érudits, littérateurs, artistes, tous y ont concouru : parmi les ouvrages des érudits on devrait citer par exemple le *Voyage en Italie* (en 48 lettres), par l'abbé J.-J. Barthélemy. Ce célèbre numismate étudie la péninsule surtout en archéologue. On devrait peut-être citer encore d'autres ouvrages moins importants, dont on pourra cependant trouver les titres et les auteurs dans la *Bibliographie Italico-Française*, par Joseph Blanc.

Comme nous avons parlé presque exclusivement des auteurs qui se sont occupés de la peinture des mœurs ou

des questions politiques et morales, nous ne pouvons clore ce chapitre sans nommer au moins l'abbé Galiani et plus encore Casanova, quoique celui-ci, par sa nature romanesque et immorale, n'a su voir que ce qu'en Italie il y avait de plus blâmable : « Goldoni, démocratique et casanier, refuse de mettre en scène les nobles corrompus et efféminés, les espions, les courtisanes de Venise, dans lesquels *des infâmes aventuriers comme Casanova, en ramassant toute l'ordure de la ville et des temps, nous firent accroire avoir été la seule et véritable Venise du XVIII^e^ siècle* (1). »

Et Voltaire ? Comment passer sous silence ce grand nom ? « Chose étrange, cet homme, dont les idées étaient si fort en opposition avec celles qui prévalaient au delà des monts, subit pendant toute sa vie l'attrait et comme la fascination de l'Italie. Il l'appela sa *patrie* (2), sa *mère* (3). Il eut le désir, il eut *la rage* (4) de la voir (5). »

La littérature tient sans doute une place considérable dans les relations de Voltaire et l'Italie. Il méprise Dante (6), mais il aime l'Arioste, le Tasse, Maffei, Goldoni, etc.

Il doit peut-être l'inspiration de sa *Pucelle* à l'Arioste

---

(1) F. Martini. Carlo Goldoni dans le volume : *La vita italiana*, nel 700. Milan, Frat. Treves.

(2) Voltaire à monsignor Cerati, 20 août 1745.

(3) Voltaire à M. Marenzi, 12 février 1770.

(4) Voltaire à Mme de Fontaines, 23 septembre 1750 ; Cf. également à M. de Crousaz, 27 février 1746 ; à Bettinelli, mars 1761 ; à Albergati, 14 juin 1769 ; à M. Zaguri, 1^er^ novembre 1776.

(5) *Voltaire et l'Italie*, par Eugène Bouvy, chap. I.

(6) Voir dans ce mémoire la fin de la deuxième partie de ce chapitre.

et de sa *Henriade* à la *Jérusalem délivrée* (1). « Il a un faible pour les grâces voluptueuses et la bouffonnerie élégante de l'Arioste : un peu d'italianisme égaie chez lui la nudité de la raison française (2). »

Et ce qui est plus important : « L'Italie est vraiment pour lui, pour la France, pour l'Europe et le monde civilisé une partie intellectuelle, *parce que les Italiens, en particulier les Florentins, ont initié les autres nations à toute espèce d'art et de science* (3). »

Sa curiosité, toujours en éveil, sa pensée sans cesse en mouvement lui firent entrevoir aussi la possibilité de l'émancipation politique de l'Italie : « L'une des grandes idées du marquis d'Argenson, durant son trop court passage au ministère des affaires étrangères (novembre 1744, janvier 1747), fut *de former une république ou association éternelle des puissances italiques, comme il y en a une germanique, une batavique et helvétique, de concentrer ces puissances, en chasser les étrangers, montrer l'exemple de n'y plus prétendre* (4), forcer les souverains d'origine exotique à *devenir tout à fait italiens.* (5) Le cardinal Alberoni avait déjà eu ce *beau projet* ; mais il était isolé, *et quand on fait de ces projets-là, il ne faut pas être seul de sa bande* (6, 7). Ensuite Voltaire, ainsi que tout son siècle, semble perdre de vue l'idée de l'unification de

---

(1) Voir *Voltaire et l'Italie*, par E. Bouvy, chap. 3 et 4.

(2) *Voltaire*, par Gustave Lanson, chap. 10.

(3) Voltaire à monsignor Cerati, 20 août 1745. (Lettre écrite en italien).

(4) *Voltaire et l'Italie*, par E. Bouvy, chap. 7.

(5) D'Argenson. *Mémoires.*

(6) Voltaire à Frédéric II, 26 janvier 1739.

(7) *Voltaire et l'Italie*, par E. Bouvy, chap. 7.

l'Italie ; toutefois « il n'en demeure pas moins, chose à laquelle on ne s'attendrait guère, l'un des très rares promoteurs français de l'unité italienne au XVIII[e] siècle.

A défaut de cette unité, il est du moins partisan de la théorie du *chacun chez soi. La politique et la raison exigent, dans le monde entier, que chacun jouisse de son bien, et que tout État soit indépendant* (1) (2). »

Soit dans sa volumineuse *Correspondance* ou dans ses célèbres pamphlets : *le Cri des Nations*, *les Droits des hommes et les usurpations des autres*, *l'Épître aux Romains*, soit dans le *Siècle de Louis XIV* ou dans le *Dictionnaire philosophique*, nous voyons que l'idée de la liberté de l'Italie est toujours vivante dans sa pensée vigoureuse. Or, si l'on pense que cet écrivain a, pendant plusieurs années, exercé sur l'opinion publique une véritable royauté, on devra admettre aussi que ses idées sur l'Italie auront été connues et acceptées par la plupart de ses concitoyens.

On pourrait conclure que la France, de même que les autres nations, rendait hommage à l'Italie pour son beau ciel, son doux climat et surtout en la reconnaissant comme la terre de la musique et des arts ; son peuple était jugé spirituel, d'intelligence prompte et d'imagination vive, mais paresseux et indolent, victime des gouvernements les plus déplorables.

Si l'on reconnaissait l'importance capitale de l'Italie dans le développement des arts et de la musique, *la litté-*

---

(1) VOLTAIRE. *Les droits des hommes.*

(2) *Voltaire et l'Italie*, par E. BOUVY, chap. 7.

rature italienne, par contre, *était peu cultivée en France, les journaux d'Italie y parvenaient à peine et les meilleurs livres y étaient ignorés* (1).

Il faut aussi constater que le caractère italien avait été peu connu et surtout peu compris par les Anglais et les Allemands, Gœthe excepté, qui par conséquent montraient presque toujours beaucoup de malveillance, tandis que les Français ayant tâché d'étudier sérieusement l'Italie, parvinrent à la connaître assez bien, à en admirer le génie et à la juger avec cette bienveillance qu'on chercherait en vain chez les peuples du Nord.

Maintenant que nous avons donné une idée de ce que pouvait être l'opinion française sur les questions qui touchaient à l'Italie, il nous reste à voir celles de M^me^ de Staël avant son voyage dans la Péninsule.

II

Dans *la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, M^me^ de Staël ne marque, il faut l'avouer, que bien peu de sympathie pour l'Italie, qu'elle n'avait pourtant pas encore visitée et qu'elle peint comme une nation spirituelle et charmante, mais aussi comme une victime de son doux climat, de ses ressources naturelles et surtout de ses nombreux et mauvais gouvernements.

Voici quelques jugements sur le caractère des Italiens, jugements qui ne sont à la vérité pas trop flatteurs :

---

(1) La Lande. Préface à son *Voyage en Italie*. Genève, 1790.

« Les Italiens auraient de la dignité, si la plus sombre tristesse formait leur caractère, mais quand les successeurs des Romains, privés de tout éclat national, de toute liberté politique, sont encore un des peuples les plus gais de la terre, ils ne peuvent avoir aucune élévation naturelle. » Elle dit encore : « Leurs opinions sont, dans le fond, assez opposées à tous les genres d'autorité auxquels ils sont soumis ; mais cet esprit d'opposition n'a de force que ce qu'il faut pour pouvoir mépriser ceux qui les commandent. C'est la ruse des enfants envers leurs pédagogues ; ils leur obéissent à condition qui leur soit permis de s'en moquer. »

Pour défendre les Italiens de ce temps-là de ces accusations, peut-être trop sévères, nous ne saurions mieux faire que de citer M. Dejob qui dit que dans le tableau qu'elle présente de l'Italie : « elle ne paraît pas s'être aperçue à ce moment du sérieux effort que les Italiens tentaient alors pour se corriger et qui devait les conduire à mériter dans notre siècle que la fortune réparât à leur égard son injustice séculaire (1). »

Nous trouvons cependant très juste son appréciation sur le mouvement scientifique. « Les Italiens se sont illustrés par les progrès remarquables qu'ils n'ont cessé de faire dans les sciences. Après le siècle de Léon X, après l'Arioste et le Tasse, leur poésie a rétrogradé, mais ils ont eu Galilée, Cassini, etc., et nouvellement encore, une foule de découvertes utiles en physique les ont associés au perfectionnement intellectuel de l'espèce humaine. »

Dans ses appréciations sur l'état des lettres on doit,

---

(1) Déjob. *Mme de Staël et l'Italie.* Chap. I.

au contraire, remarquer d'abord une tactique spéciale, qui consiste à faire deux parties dans la littérature italienne : montrer que tout ce qui est médiocre (à son avis) par exemple Boccaccio, l'Arioste etc., est très italien ; et que ce qui est bon n'est pas italien, mais s'explique ou par l'influence étrangère, ou par le génie individuel, ou par quelque cause exceptionnelle. D'après Mme de Staël sont dus à l'influence étrangère les ouvrages de Beccaria et de Filangeri. « Les ouvrages de Beccaria, de Filangeri et un petit nombre d'autres encore font exception à ce que je viens de dire. L'émulation philosophique peut se communiquer des pays étrangers en Italie, et produire quelques écrits supérieurs, mais la nature des gouvernements et des préjugés qui les dirigent, s'oppose à ce que cette émulation soit nationale, elle ne peut avoir son mobile dans les institutions du pays. »

On expliquera par le génie individuel les ouvrages de Machiavel, par exemple son *Prince*, et surtout ses réflexions sur Tite Live : « Un tel livre est dû tout entier au génie de l'auteur ; il n'a point de rapports avec le caractère général de la littérature italienne » Toujours d'après son avis on expliquera enfin d'autres ouvrages par quelque cause exceptionnelle comme la peinture de la jalousie ou de la vengeance. « La vengeance est la passion la mieux peinte dans les tragédies des Italiens (1). Il est dans leur caractère de se réveiller tout-à-coup par ce sentiment au milieu de la mollesse habituelle de leur vie ; ils expriment le ressentiment avec ses couleurs naturelles parce qu'ils l'éprouvent réellement. »

---

(1) Elle fait probablement allusion à *la Rosmunda* d'Alfieri.

En outre, lorsqu'elle s'occupe du mouvement philosophique, il nous semble qu'à côté de Beccaria et de Filangeri, au lieu de dire « et un petit nombre d'autres encore » elle aurait dû citer au moins Giambattista Vico et montrer qu'aussi de l'Italie partaient ces rayons de clarté, ce courant de la pensée philosophique qui avait pour but de répandre les lumières de la science dans l'espoir de faire progresser l'humanité de réforme en réforme.

On a aussi de la peine en voyant qu'après avoir nommé Pétrarque, Boccace, Machiavel, Arioste, Tasse, Guarini, elle oublie presque Dante, dont elle ne comprend pas la grandeur et à qui elle fait l'honneur d'avoir montré de l'énergie dans quelques morceaux de son poème. Voici comme elle en parle : « Le Dante ayant joué comme Machiavel un rôle au milieu des troubles civils de son pays, a montré, dans quelques morceaux de son poème une énergie qui n'a rien d'analogue avec la littérature de son temps ; mais les défauts sans nombre qu'on peut lui reprocher sont, sans doute, le tort de son siècle. Ce n'est que sous Léon X qu'on a pu remarquer un goût très pur dans la littérature italienne. L'ascendant de ce prince, tenait lieu d'unité aux gouvernements italiens. » Elle semble avoir complètement ignoré Parini et, à ce propos, Dejob écrit : « Faut-il attribuer cette erreur à l'insuffisante connaissance qu'elle aurait eue alors de la littérature italienne comtemporaine? Peut-être du moins pour Parini, car, bien que dès 1764, la *Gazette littéraire de l'Europe* eût loué, dans son numéro du 4 avril, la première partie du célèbre poème de Parini, publiée l'année précédente, et que l'ouvrage entier eût été traduit en français en 1776, une lettre de M^me^ de Staël *donne à croire* qu'elle n'avait pas lu le *Jour* avant son voyage

en Italie (1). » Voici le court passage, qui nous intéresse, de la lettre qu'on peut lire à la page 253 des *Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e Signora di Staël a Vincenzo Monti. Livorno-Vigo 1876.* (La lettre envoyée de Parme porte la date du 18 janvier 1805.)

« .....On m'a donné ici le *Mattino* et le *Mezzogiorno* de Parini que je veux lire demain. » Nous pouvons ajouter qu'il n'y a pas de doute, qu'elle n'avait pas lu le *Jour* avant son voyage en Italie, comme on peut le comprendre par une lettre de Ancona, du 28 janvier 1805. Cette lettre est aussi très intéressante parce qu'elle nous montre clairement ses jugements sur Parini, jugements que nous trouvons en opposition avec une phrase de M. Dejob qui dit, en se référant à l'époque où elle écrivait *Corinne* : « Elle connaît maintenant et apprécie Parini (2). » C'est sur la valeur de la seconde moitié de cette phrase *et apprécie Parini* que nous nous permettons de douter. Voici de quelle manière elle s'exprime sur l'auteur du *Jour* : « ..... Je pourrais ajouter la poésie s'il n'y en avait pas de tant de genres divers, par exemple Parini que je viens de lire tout entier, le matin et l'après-midi ; ce Parini, qui fait des tours de force avec les mots comme Marchesi (3) en fait avec les notes, m'a bien peu intéressée ; c'est une imitation de *La Boucle enlevée* de Pope, c'est une ironie continuelle sans véritable gaîté. Sans doute il y a des difficultés vaincues avec succès, mais dans tous les arts je déteste la difficulté vaincue,

---

(1) Déjob. *Mme de Staël et l'Italie*, chap. 1er.

(2) Déjob. *Ibid.*, chap. 2.

(3) Marchesi Luigi, chanteur qu'elle avait entendu à *La Scala* de Milan pendant la saison de carnaval.

c'est un plaisir savant que celui-là et je demande des impressions naturelles, immédiates, qui partent de la source pour arriver à la source ; toutes ses poésies mosaïques ne valent pas une ébauche de génie (1). »

Ce qu'on s'explique moins c'est de voir qu'elle, qui blâme justement le sigisbéisme et la décadence de la noblesse, soit restée indifférente ou presque à la lecture du poète qui attaque de front les vices de la haute société et la nullité des fats. Elle critique la forme sans se soucier de la portée philosophique et morale de cet ouvrage. Peut-être sa nature droite, son imagination étrangère à toute forme de détour n'a pas saisi que l'ironie de Parini a sa source dans l'amertume de son âme plutôt que dans la virtuosité de son talent.

Pour ce qui concerne le théâtre, elle ne croit pas que les italiens aient poussé bien loin l'art dramatique dans leurs tragédies malgré *le charme de Métastase et l'énergie d'Alfieri*. Comme nous avons vu, le seul mérite que M^me^ de Staël reconnaît aux italiens est celui de savoir peindre le sentiment de la vengeance.

On pourrait justifier certains de ces jugements qui nous choquent, par exemple l'indifférence pour Dante, en montrant comment celui-ci était méconnu même en Italie par les Arcades ; on pourrait observer en outre que lorsqu'elle dit : *Ce n'est que sous Léon X qu'on a pu remarquer un goût très pur dans la littérature italienne*, elle est sous l'influence des idées de Voltaire (2) qui, du reste, à ce temps-là, étaient acceptées par tout le monde.

---

(1) Lettres inédites de M^me^ de Staël à V. Monti dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, 1905, par Ilda Morosini.

(2) VOLTAIRE. *Introduction au siècle de Louis XIV*.

On pourra ajouter que les jugements de Mme de Staël sur l'Italie sont entièrement dominés et par conséquent souvent poussés par les idées générales du livre, idées qu'elle défend d'ailleurs avec une grande ingéniosité. Une de ces idées dominantes est celle de la perfectibilité (1) : La littérature italienne doit être médiocre *parce qu'elle est antérieure aux autres*, si elle était supérieure que deviendrait sa thèse ? Celle-ci exige que la littérature française soit supérieure à l'italienne, la française à l'anglaise, l'allemande à l'anglaise. Autre idée dominante du livre est celle qui veut montrer qu'il n'y a pas de grande littérature sans liberté politique (2) : donc la littérature italienne ne sera pas grande.

Nous reviendrons sur les jugements littéraires de Mme de Staël lorsque nous nous occuperons de l'analyse de *Corinne*, l'ouvrage qui nous intéresse et dans lequel nous aurons le plaisir de voir comment Mme de Staël discerne beaucoup mieux sous les apparences et comment elle démêle mieux qu'elle ne l'avait encore fait, ce qu'il se cachait de vertu et de force dans un peuple si longtemps malheureux.

---

(1) Voir tout le livre et notamment le dernier chapitre où elle défend la théorie de la perfectibilité humaine contre ceux qui en font objet de *leurs sourires indulgents et moqueurs*.

(2) Dans le discours préliminaire, elle consacre à cette idée tout un chapitre : *De la littérature dans ses rapports avec la liberté.*

CHAPITRE II

Des circonstances qui aidèrent Mme de Staël à mieux comprendre et à mieux juger le génie italien et des causes qui l'engagèrent à écrire *Corinne*.

En 1804, Mme de Staël voyageait en Allemagne lorsqu'une maladie soudaine de son père la rappela à Coppet, où elle ne le trouva que mort (10 avril). Elle en éprouva une profonde douleur, et ne pouvant se soustraire à la morne tristesse de Coppet, pesant trop durement sur sa vie, elle entreprit son voyage en Italie et précisément vers la fin du mois de novembre (1).

Elle était accompagnée par ses trois enfants et par leur instituteur Wilhem Schlegel. Elle passa par Turin, arrivant à Milan vers la fin du mois de décembre. A cette époque, V. Monti était revenu de Paris et jouissait d'une

---

(1) Le fait que Mme de Staël vint en Italie *après avoir été en Allemagne*, peut avoir aussi contribué à la bien disposer envers notre pays : en effet, à sa grande surprise, elle avait pu constater qu'aussi parmi ses chers allemands il y en avaient qui sentaient de l'admiration pour l'Italie ; de plus, tout ne lui plut pas en Allemagne : l'Allemagne vue de près lui fit apprécier le génie latin.

période de prospérité. En 1805, il fut nommé, par Napoléon, qui venait de se faire déclarer empereur, poète officiel du royaume d'Italie.

Mme de Staël fut présentée à Monti par l'écrivain et diplomate Louis Bossi à qui Monti écrivait : « J'ai la satisfaction d'avoir inspiré à Mme de Staël une meilleure idée de la littérature italienne en la faisant pleurer abondamment à l'audition de quelques beaux morceaux de nos classiques et en l'obligeant à avouer qu'elle s'était trompée dans ses jugements dont elle m'a promis la rétractation (1). » Cette seule lettre laisse déjà entrevoir l'influence que l'amitié de Monti eut sur elle pour la connaissance de ce qui touche à l'Italie et dans la promesse *d'une rétractation*, nous voyons même le premier germe de *Corinne*. Afin de montrer plus évidemment cette grande influence que l'amitié de Monti eut sur elle pour lui faire connaître et mieux apprécier l'Italie, surtout en ce qui se rattache à la littérature, nous croyons bien faire de citer cette lettre qu'elle lui écrivait de Parme, le 18 janvier 1805 : « C'est vous, c'est votre talent, votre charme, votre amitié, qui me font trouver de l'intérêt dans la littérature italienne, et il me semble que si j'avais à me plaindre de vous, je ne pourrais supporter plus un seul de ces sons qui n'ont pénétré dans mon âme que par vos accents (2). »

A ce point il serait peut-être bon d'étudier pour quel-

---

(1) Lettere inedite e sparse di V. Monti raccolte, ordinate e illustrate da A. Bertoldi e G. Mazzatinti. Roux, Torino 1893-96, vol. I, p. 247.

(2) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della signora di Staël a V. Monti. Livorno Vigo, 1876.

les raisons Mme de Staël devint l'amie et l'admiratrice de Monti, si ce n'était en dehors de notre tâche qui est celle d'étudier la connaissance de l'Italie d'après *Corinne*. Peut-être elle a été pour Monti quelque chose de plus qu'une amie ? Nous n'oserions l'affirmer. « Les dénicheurs implacables de vieux papiers, qui, au premier passage de lettre ardente, qu'ils rencontrent, d'une femme célèbre et d'un homme célèbre aussi, s'exaltent tout de suite croyant avoir mis la main sur de grands mystères d'amours défendues (ce sont les petits carnavals des rats d'archives et de bibliothèque), rêvèrent parmi les infidélités conjugales de Monti, aussi sur ses amours avec la Baronne de Staël, qu'il avait connue en Italie en 1805 ; mais d'après le peu de connaissance qu'on peut avoir du caractère et des habitudes épistolaires du fameux auteur de *Corinne*, on verra qu'il ne s'agit que de phrases et de la passion habituelle de cette illustre femme de traîner sous le joug de son char triomphal tous les hommes les plus remarquables de son temps et d'avoir donné à tous des inspirations, des conseils, des soulagements ; une sorte de *mécénatisme* féminin, qui dépasse rarement, dans ses bienfaits, certaines limites (1). »

C'est Monti qui introduisit Mme de Staël dans la société noble et dans la société savante de cette époque, si caractéristique, qui était une sorte de transition entre la République mourante et l'aurore de la nouvelle monarchie.

Monti lui inspira, comme nous l'avons vu, une sympathie sincère, sympathie qu'elle lui montre par un grand

---

(1) Masi. V. Monti dans *La vita italiana durante la Rivoluzione francese et l'Impero*. Fratelli Treves ed. Milan, pp. 401 et 402.

enthousiasme. Dans une lettre de Lodi, elle lui demande avec empressement des nouvelles de leurs amis communs en montrant un vif regret d'avoir quitté l'aimable séjour de Milan (1). Et c'est avec cette sympathie pour Monti qu'on voit naître en elle aussi de la sympathie pour l'Italie. En affirmant cela nous croyons ne pas nous tromper surtout à l'appui de ce qu'elle lui écrit de Genève au mois de novembre 1809 : « Je pense toujours à l'Italie et la paix qui s'approche me donne l'espoir de la revoir ; *c'est vous que j'irai chercher sous le prétexte de l'Italie* (2). »

C'est surtout sa correspondance avec V. Monti qui nous transporte dans la société au milieu et au travers de laquelle elle apprit à connaître et à juger l'Italie. Dans toutes les villes, elle est admise dans la meilleure société et si elle n'en reste pas trop enchantée, surtout à cause des mœurs des nobles, elle a aussi le moyen d'approcher quelques hommes d'esprit *que l'indolence empêche*, dit-elle, *de montrer toute leur valeur*. Elle connut Luigi Bossi, Ippolito Pindemonte, le Duc Melzi, la comtesse d'Albany, qui à Florence lui confia le manuscrit de la vie d'Alfieri écrite par lui-même. Elle a été captivée par cette lecture et dans une lettre à Monti elle s'écrie : « Mais cet homme était bien plus admirable par son caractère que par son talent et un tel caractère au milieu d'un pays où ce don est si rare ! » C'est dans la même lettre qu'elle dit : « J'ai su par M^me^ d'Albany qu'il (Alfieri) estimait haute-

(1) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della signora di Staël a V. Monti. Livorno. Vigo, 1876.

(2) Lettres inédites de M^me^ de Staël à V. Monti dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, 1905, par Ilda Morosini.

ment votre talent, *mais votre vie n'a pas pu être aussi indépendante que la sienne.* » — Il nous semble voir dans ses derniers mots une sorte de justification sur l'œuvre de Monti, de ce poète qui loue tour à tour la papauté, la république, l'empire et le retour des Autrichiens; c'est que peut-être elle avait su aussi découvrir en lui le fond de patriotisme caché dans son âme.

Il faudra remarquer que de Venise elle va souvent à Padoue voir Cesarotti, qui avait pour elle une grande admiration et qui la défendait avec beaucoup d'élan contre les sévères jugements que la société vénitienne avait prononcés contre elle. Elle assista à quelques leçons de Cesarotti et passa dans sa maison de Selvagiano plusieurs soirées remarquables pour ces géniales conversations qu'elle aimait passionnément. C'est ici qu'elle connut Hippolyte Pindemonte.

Parmi les circonstances qui aidèrent Mme de Staël à entrer dans le génie de l'Italie, nous croyons qu'il faut mettre à la première place les hommages qu'on lui rendait partout publiquement, *ces hommages vifs et flatteurs des Italiens* : « J'ai été reçue, écrit-elle, avec une incroyable acclamation hier à une assemblée des Arcades, où était tout Rome, princes, cardinaux, etc. (1) » — et surtout, comme nous l'avons dit, cette profonde amitié pour Monti : toute sa correspondance avec lui doit avoir énormément contribué à l'éclairer sur l'âme et la pensée italienne. C'est aussi par l'examen de cette correspon-

(1) Lettre de Mme de Staël à Bonstetten. — Sismondi : Fragments de son Journal et Correspondance par Villari. *Revue historique*, 1877-78, IIIe, IVe.

dance que nous voyons comme une sorte d'évolution qui la rend toujours plus bienveillante envers notre pays.

Mme de Staël, qui, en Corinne et dans son dernier ouvrage *Les Considérations sur la Révolution française* écrit des pages admirables, où elle conçoit bien des années avant que dans la réalité historique une Italie unie, libre, indépendante, semble, au commencement de son séjour en Italie douter beaucoup de la réhabilitation du peule italien. A Parme, lorsqu'elle voit que pour tout remède à des malheureux qu'un chien enragé avait mordus, on les faisait bénir par un prêtre et que pour la fête de saint Antonio, jour de son arrivée, on faisait bénir les chevaux des environs, elle s'écrie : « Ah ! Monti, un peuple se relève-t-il jamais de tout cela (1) ? »

Nous la voyons conquise par la mélancolique majesté de Rome, mais la société lui semble si aride qu'elle juge les Romains avec beaucoup de sévérité : « Il faut excepter pourtant quelques hommes et quelques cardinaux : Consalvi, La Somaglia, Erskine surtout me plaisent extrêmement. »

Très souvent il y a des censures mêlées aux éloges qu'elle donne à l'Italie et on y remarque presque toujours une pointe de mépris. Elle assiste à une représentation de *Saul*, la tragédie d'Alfieri; qui lui plaît beaucoup : « il y avait un Saul passable, mais quel public pour les tragédies !.... La marquise Lippi dit en parlant de Saul : « C'est dommage que ce soit triste. » Ils veulent une tragédie *tutta da ridere !*.... Il faut bien des institutions

(1) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani et della Signora di Staël a V. Vonti. Livorno. Vigo, 1876.

avant d'avoir une nation et sans nation comment existerait-il un théâtre (1) ? »

Quoique flattée des hommages qu'on lui rendait, hommages que nous avons placés parmi les circonstances qui contribuèrent à la bien disposer envers l'Italie, elle ne ménage pas s'il le faut, ses jugements défavorables ni ses railleries. Dans une lettre, par exemple, du 15 février 1805, où elle fait la description de la séance triomphale à l'Arcadie où elle fut proclamée « pastorella » et où elle lut sa traduction du sonnet de Minzoni, *Quando Gesù*, qui lui avait été fourni par Monti, elle dit qu'elle y a entendu : une pluie ardente de sonnets, déclamés avec une croissante fureur. Quelle vivacité, quelle énergie perdue dans l'air ! » Le seul mérite de l'Arcadie c'est que Monti y avait été : « Ce souvenir suffisait pour relever l'Arcadie. » Dans une autre lettre de Velletri sur la route de Naples, elle se déclare bienheureuse de « faire trève aux sonnets de Rome et à cette armée de petits poètes tous armés de sonnets. » A Naples, si elle fut enivrée par le Vésuve, la mer et toute son éblouissante nature, la société par contre ne la charme pas du tout et elle conclut mélancoliquement qu'on ne peut prendre ce pays-là pour le paradis, car : tout est admirable ici excepté le climat moral. » Cependant elle a plus de sympathie pour les Napolitains que pour les Romains.

A son retour à Rome elle écrira : « J'ai toujours les mêmes projets ; on m'a beaucoup pressée de retourner à Naples passer quelques jours de printemps, mais je l'ai

(1) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a V. Mont. Livorno. Vigo, 1876.

refusé quoique j'ai pour la société de Naples assez de penchant. Il y a un certain naturel lazzaroni, qui, faute d'autre naturel, me plaît encore plus que l'affectation (1).» A cette époque elle est encore si peu enchantée de Rome que dans la même lettre que nous venons de citer elle conclut, en parlant de son prochain départ de la ville éternelle : « Je m'en irai sans un vif regret. » Mais après peu de temps nous avons un document de son évolution. Voici comment elle s'exprime sur le gouvernement de Rome : « Sérieusement, c'est le pays le plus libre de la terre et à présent qu'il fait beau, que la nature est si amie de l'homme, c'est vraiment une douleur que de partir (2). »

Elle trouve des expressions toujours plus douces à l'égard de l'Italie ou de son souvenir. Dans une lettre à Monti, de Genève (juin 1805), après avoir dit que le français lui faisait l'effet d'une langue étrangère, elle ajoute : « je ne retrouve que dans la musique je ne sais quoi de l'Italie ; et du matin au soir je chante et je joue cette musique céleste qui me rappelle votre langage (3) ».

Désormais ce qui touche à l'Italie l'intéresse au suprême degré : « Je lis dans ce moment une vie de Léon X par Roscoe, un Anglais, auteur déjà de la vie de

---

(1) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a V. Monti. Livorno, 1876. La lettre porte la date de : Rome 17 mars 1805.

(2) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a V. Monti. Livorno, 1876. La lettre porte la date : Rome 1er mai 1805.

(3) Lettres inédites de Mme de Staël à V. Monti dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, 1905, par Ilda Morosini.

Lorenzo de Medici ; vous seriez content de la justice éclatante qu'il rend aux Italiens (1) ». Elle est exaspérée contre Kotzebue qui écrit des articles malveillants sur l'Italie : « J'ai eu un véritable sentiment d'indignation italienne contre cet homme (2). »

De cette manière on arrive au moment où son projet d'un ouvrage sur l'Italie (qui devait être la rétractation promise à Monti) est désormais fixé : « J'étudie le Dante avec ardeur pour qu'à votre arrivée à Coppet vous me trouviez plus avancée encore dans l'italien ; je vais commencer aussi cet ouvrage sur l'Italie qui doit me mériter votre pardon (3). »

C'est pendant son séjour à Genève que nous croyons qu'elle doit avoir aussi subi l'influence de l'auteur des *Républiques italiennes*, de ce Sismondi qui en 1800 revenait justement d'Italie et avec lequel Mme de Staël a dû causer de bien des choses concernant notre pays.

Nous insistons pourtant encore surtout sur l'influence personnelle de Monti, influence qui a dû être très considérable : en manière de conclusion on pourra dire que si Mme de Staël fut initiée aux choses allemandes par Schlegel, elle le fut aux choses de l'Italie par Monti.

---

(1) Lettere inedite del Giordani e della Signora di Staël a V. Monti. Livorno. Vigo, 1876.

(2) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a V. Monti. Livorno. Vigo, 1876.

(3) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a V. Monti. Livorno. Vigo, 1876.

CHAPITRE III

Des mœurs et caractère des italiens dans *Corinne*

Le VI[e] livre de *Corinne* est entièrement consacré *au caractère et aux mœurs des Italiens* et, comme on l'a vu dans l'introduction, Brunetière le juge comparable aux meilleurs chapitres de la *Littérature* ou de l'*Allemagne*.

Surtout la lettre par laquelle Corinne répond à Oswald pour justifier et défendre son pays des accusations et des jugements sévères de celui-ci, est un remarquable tableau des mœurs italiennes de la fin du XVIII[e] et du commencement du XIX[e] siècle. Notre tâche est de voir si les jugements donnés par M[me] Staël et la peinture qu'elle fait de la société est telle qu'on puisse y reconnaître la génération de Monti et de Foscolo. Nous ne nous occuperons pas beaucoup d'analyser les pensées d'Oswald, qui ne fait que répéter à son tour des assertions plus ou moins banales que les écrivains peu instruits répétaient depuis longtemps sur les italiens, mais nous donnerons nos soins aux réponses et aux pensées de Corinne. Celle-ci, dans le II[e] chapitre du VI[e] livre, invite Oswald à s'asseoir près d'elle et, comme elle s'aperçoit qu'il est inquiet parce qu'il craint de la compromettre en passant ainsi la soirée seul avec elle en présence de tout le

monde, elle lui dit : « Soyez tranquille, personne ne s'occupera de nous ; c'est l'usage ici de ne rien faire en société que ce qui plaît ; il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé : une politesse bienveillante suffit ; personne ne veut que l'on se gêne les uns pour les autres. Ce n'est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l'entendez en Angleterre, mais on y jouit d'une parfaite indépendance sociale (1) ». Dans ces quelques lignes très peu importantes d'ailleurs, il nous semble déjà voir qu'au regard perspicace de Mme Staël rien n'échappe qui puisse lui faire connaître et saisir le caractère, quelquefois très compliqué, des habitants de notre pays. En effet, c'est tout à fait vrai que dans la société dont elle s'occupe, personne ne se soumettait à aucune discipline à aucune loi d'uniformité et qu'on estimait une grande vertu celle de savoir s'adapter facilement à toutes les tendances les plus différentes et tolérer bénignement les goûts, les caractères et les habitudes les plus opposées ; jugement que complète et rend, à notre avis, tout à fait irréprochable cette phrase : *une politesse bienveillante suffit*, car s'il n'y avait pas une convenance établie, pas d'égards exigés, il y avait pourtant cette politesse, c'est-à-dire cette urbanité sociale une sorte de science ou d'art vieux aussi en Italie où il a même une histoire.

Dans la première page du même chapitre on trouve une description du *sigisbéisme*, qui est un tableau très bien fait. Nous serions bien aises d'y trouver de l'exagération, mais nous devons au contraire avouer que c'est là une

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 2.

description même trop modérée si nous la comparons avec tant d'autres faites par des Italiens. Le *sigisbéisme* était un fléau qui plus ou moins affligeait toute l'Italie. Domenico Berti dit dans un de ses *Scritti varî* « La Staël a Roma » : « C'est encore un problème que de comprendre comment dans presque tous les États de la Péninsule, s'était introduit dans la famille un être, le *cavalier servant*, qui, d'après Foscolo, n'était ni un ami, ni un ennemi, ni un mari, ni un amant, ni un serviteur. L'oisiveté et l'inertie nous avaient réduits à l'épuisement et à la décrépitude. Il s'était engendré une vie factice, une morale factice, un langage et un sentiment factices ». Guerzoni qui, dans *Il III° rinascimento* fait un tableau de la famille italienne au XVIII^e^ siècle, dit : « Le *sigisbéisme* du XVIII^e^ siècle est sûrement la dérivation des *intendi* ou des *favoriti* du XVI^e^ siècle, qui étaient choisis même dans les contrats de mariage ». Après avoir défini avec Foscolo les cavaliers servants *des individus admirablement composés de qualités négatives*, il continue : « A cause de cela la société les consacre, la famille les admet, la dame en est honorée. Voici les conditions du sigisbée : porter avec élégance la dernière mode, avoir lu, au moins, les titres des romans français les plus renommés, porter toujours sur soi un magasin de quincaillerie et un nécessaire de coiffeur, dessiner élégamment une révérence, art très difficile dans ces temps-là, danser à la perfection le menuet, jouer bêtement, perdre royalement, être très savant dans toutes les choses inutiles et ne jamais rien faire..... Fonctions du sigisbée : Aller, venir, porter, chercher, conduire, servir enfin, servir comme un domestique, sans autre paye que des réprimandes et des se-

monces (1). » Les sigisbées sont définis par Goldoni (qui les met plusieurs fois dans ses comédies) *des êtres singuliers, martyrs de l'élégance et esclaves des caprices du beau sexe.*

Dans l'étude de M^me^ de Staël on voit presque toujours une disposition bienveillante. Après avoir constaté, par exemple, que si dans la haute société tous ces rivaux adorateurs d'une même femme vivent paisiblement ensemble, les gens du peuple ont encore conservé la coutume des coups de poignard, elle s'écrie : « Il y a dans ce pays un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de faiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante : c'est que les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité et les mauvaises de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition ou à la fortune (2). »

Si nous sommes d'accord sur ce point, nous ne le sommes pas tout à fait sur le suivant : « Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie ; ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs, qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocratiques ; et comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout (3) ».

---

(1) Guerzoni. Il III° sinascimento. — Corso di letteratura italiana dato nella. R. Università di Palermo II^e^ edizione Milano-Trèves 1876.

(2) *Corinne*. Livre VI, chap. 2.

(3) *Ibid*.

A Rome, la médiocrité des fortunes rapprochait sans doute les individus et les états et, dans toute l'Italie, même avant la Révolution, les classes sociales n'étaient pas si nettement séparées qu'en France, mais pourtant nous ne sommes pas complètement persuadés que par facilité de caractère et familiarité de mœurs, l'aristocratie se mêlait aux autres rangs de la société. L'idée que nous nous sommes formés à la lecture des historiens de l'époque, c'est que quoique la philosophie française, dont on parlait beaucoup dans les salons, tendit à rapprocher les différentes classes de la société, celles-ci restaient aussi en Italie assez partagées. Nous croyons en voir une preuve dans toute l'œuvre satirique de Parini ainsi que dans celle de Carlo Porta, poète milanais de souche purement populaire, qui ridiculise la morgue aristocratique. Nous choisissons quelques vers de *La preghiera* (la prière), que nous traduisons du milanais en prose française : Une noble dame tombe en descendant de sa voiture et comme des gamins la raillent *comme si elle avait été de leur condition, c'est-à-dire citoyenne...., mercière..... ou d'une pareille boue*, elle entre dans une église et fait cette prière : « Mon cher et bon Jésus qui, par un décret de votre infaillible volonté, m'avez fait naître dans le rang distingué de la première noblesse, lorsque j'aurais pu, à un de vos moindres signes, naître plébéienne, un méprisable ver, un monstre. Je vous remercie pour avoir comblé d'un si grand bien mon humble personne, d'autant plus que les hiérarchies de la terre sont le symbole de celles qui vous font couronne

et je jouis ainsi d'un rang qui est le reflet du rang des Trônes et des Dominations (1) ».

A l'observation de Mme de Staël sur le manque de société et surtout de vanité, Stendhal a très bien répondu pour nous en en donnant la véritable cause : « Le manque total de cette sécurité qu'on trouve en France depuis si longtemps, a donné un caractère opposé à la société italienne : l'individu vivant d'émotions, la société est beaucoup moins étendue, elle prend moins de temps et d'attention dans la vie de chacun. Galilée fut mis en prison en 1633, Giannone y mourut en 1758 ; combien d'autres moins célèbres ont péri dans d'affreux cachots ! Les prisons et l'espionnage faisant de la conversation le plus dangereux des plaisirs, l'habitude s'en est perdue, et la vanité, qui a besoin de suffrages nombreux et répétés, n'a pu naître (2) ».

Mme de Staël observe qu'après souper chacun se met

---

(1) Carlo Porta. *La preghiera.* — Poesie milanesi.

Mio caro e buon Gesù, che per decreto
Dell' infallibil vostra volontà,
M'avete fatta nascere nel ceto
Distinto della prima nobiltà,
Mentre poteva, a un minim cenno vostro,
Nascer plebea, un verme vile, un mostro.

Io vi ringrazio che d'un si gran bene
Abbiev ricolma l'umil mia persona,
Tant più, che essend le gerarchie terrene
Simbol di quelle che vi fan corona,
Godo cosí d'un grad ch'è riflession
Del grad di Troni et di Dominazion.

(2) Stendhal. *Rome, Naples, Florence.* Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, page 172.

au jeu « quelques femmes au jeu de hasard (1) », et en effet, on jouait beaucoup partout : A Florence comme à Rome, comme à Turin, comme à Milan, où Pietro Verri disait que la conversation était devenue impossible.

C'est encore à propos du jeu qu'elle porte sur nous un jugement qui prouve chez elle le désir constant, que Foscolo n'a pas voulu reconnaître, de ne se prononcer qu'après de longues considérations : « Les peuples du Midi, écrit-elle, passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos ; c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse unie à l'activité la plus infatigable : ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup d'œil, car les qualités comme les défauts les plus opposés se trouvent en eux : si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que dans un autre ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent pour agir encore ; enfin ils ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives (2) ». Sur ces contrastes des peuples du Midi, nous sommes de l'avis de M^me^ de Staël ; les Italiens aussi : « ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup d'œil » ; nous trouvons même qu'elle rend une grande justice et montre beaucoup de sérénité en reconnaissant *les défauts*, constatés par tout le monde, aussi bien que *les qualités*, constatées presque par personne.

---

(1) *Corinne.* Livre VI, chap. 2.
(2) *Ibid*

A ce propos, nous nous souvenons de l'épisode de l'incendie d'Ancône (livre I, chap. 4) et celui du vieillard napolitain qui faillit se noyer dans la mer sans le secours de Oswald (livre XIII, chap. 6). Dans ces deux épisodes, elle dénie tout courage aux Italiens et malheureusement il faut convenir que les choses peuvent très bien s'être passées comme d'après sa narration. — Si pourtant elle avait oublié de dire qu'à la paresse *est unie l'activité la plus infatigable* et que si les Italiens sont prudents dans tel instant, *il se peut que dans un autre ils se montrent les plus audacieux des hommes* et que s'ils sont indolents c'est peut-être *qu'ils se reposent d'avoir agi ou se préparent pour agir encore ;* si elle ne se souciait pas enfin de signaler ces contrastes on pourrait lui répondre par maints épisodes, qui, tout en n'excusant point l'indolence qu'elle blâme à l'occasion de l'incendie d'Ancône ou des lazzaroni, qui, par leur inconcevable insouciance, ne prêtent aucun secours au vieillard tombé dans la mer, pourraient cependant montrer qu'à l'occasion ces gens savaient faire preuve de courage et d'énergie. Ces mêmes épisodes qu'on aurait pu lui opposer, nous montrent, au contraire, avec quelle perspicacité elle démêle ces contrastes du peuple italien. Il suffira de rappeler, par exemple, le courage montré par les insurgés d'Ancône en 1799 (1) et l'insurrection

---

(1) Voir : Antonio Emiliani. *Storie e figure d'altri tempi* (IIe partie : Scene dell' insorgenza d'Ancona). Fermo Bacher, 1985.

Mangousit. *Défense d'Ancône et des départements romains par le général Mounier*. Paris, 1802.

et résistance des lazzaroni (17 janvier 1799) au général Championnet, de *ces lazzaroni insouciants et fanatiques espérant tout et ne prétendant à rien, robustes, braves jusqu'à la frénésie, cruels, aussi faciles à la résignation qu'à l'exaltation* (1) et dont un bon tiers se fit tuer héroïquement pendant l'émeute.

La lettre de Corinne à Oswald est toute une défense de l'Italie contre les attaques souvent très cruelles de ce dernier. Elle lui fait observer que cette nation pour laquelle il montre tant de mépris, a été la plus militaire de toutes sous les Romains, la plus jalouse de sa liberté dans les républiques du moyen âge et au XVI^e^ siècle, la plus illustre par les lettres, les sciences et les arts. Elle n'oublie pas, ce qu'ont fait trop souvent les détracteurs de notre pays, que *l'Europe a reçu des Italiens les arts et les sciences* (2).

Lorsque après avoir reconnu que l'Italie avait perdu cette gloire qu'elle avait poursuivie sous toutes ses formes, elle s'écrie : « et si maintenant elle n'en a plus, pourquoi n'en accuseriez-vous pas sa situation politique, puisque dans d'autres circonstances elle s'est montrée si différente de ce qu'elle est maintenant ? (3) », nous retrouvons cette profondeur de pensée qui est la caractéristique de cette femme encline aux méditations philosophiques sur les sciences historiques et sociales.

---

(1) Mémoires du général Thiébault. Paris 1894, vol. II (1795-1799), chap. 14.

(2) *Corinne*. Livre VI, chap. 3, lettre de Corinne à Oswald.

(3) *Ibid.*

Comment pourrait-on expliquer autrement cette décadence morale et intellectuelle que par la situation politique, par cette longue servitude, qui avait jeté tous les esprits dans une indifférence pire que le découragement ? Cette servitude qui nous avait privés de toute participation à la vie politique, de tout droit et de toute vertu d'initiative ? La preuve irréfutable nous la trouvons dans le fait que dès que les conditions changèrent, notre histoire nationale s'enrichit des plus belles pages de notre résurrection et que les plus nobles exploits sont accomplis par ce même peuple jadis si faible et si indolent.

Pour mieux persuader Oswald que ce sont les gouvernements qui forment le caractère des nations, Corinne lui fait observer les différences de mœurs remarquables entre les divers États qui forment l'Italie et donnent dans les quelques lignes suivantes, un tableau, à notre avis très exact, des différentes tendances de la société en rapport avec les gouvernements : « Les Piémontais, qui formaient un petit corps de nation, ont l'esprit plus militaire que le reste de l'Italie ; les Florentins qui ont possédé ou la liberté ou des princes d'un caractère libéral, sont éclairés et doux ; les Vénitiens et les Génois se montrent capables d'idées politiques, parce qu'il y a chez eux une aristocratie républicaine ; les Milanais sont plus sincères parce que les nations du Nord y ont apporté depuis longtemps ce caractère, les Napolitains pourraient aisément devenir belliqueux, parce qu'ils ont été réunis depuis plusieurs siècles sous un gouvernement très imparfait, mais enfin sous un gouvernement à eux. La noblesse romaine n'ayant rien à faire, ni militairement, ni politiquement, doit être ignorante et paresseuse ; mais l'esprit des ecclésiastiques qui ont une carrière et une

occupation, est beaucoup plus développé que celui des nobles ; et comme le gouvernement papal n'admet aucune distinction de naissance, et qu'il est au contraire purement électif dans l'ordre du clergé, il en résulte une sorte de libéralité, non dans les idées, mais dans les habitudes, qui fait de Rome le séjour le plus agréable pour tous ceux qui n'ont plus ni l'ambition ni la possibilité de jouer un rôle dans le monde (1). »

Que dire maintenant de ce jugement sur les femmes : « Les unes sont d'une ignorance telle, qu'elles ne savent pas écrire, et l'avouent publiquement ; elles font répondre à un billet du matin par leur procureur (il paglietto) sur du papier à grand format et en style de requête (2). » Rien de plus vrai : dans toute l'Italie, l'instruction faisait défaut (3) et de même à Rome. Mais comme M^me^ de Staël est presque toujours juste, elle dit tout de suite après : « En revanche, parmi celles qui sont instruites, vous en verrez qui sont professeurs dans les Académies, et donnent des leçons publiquement, en écharpe noire ; et si vous vous avisiez de rire de cela, l'on vous répondrait : Y a-t-il du mal à savoir le grec ? Y a-t-il du mal à gagner sa vie par son travail ? pourquoi riez-vous donc d'une chose aussi simple ? (4). » C'est que M^me^ de Staël

---

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 3, lettre de Corinne à Oswald. Pour constater la vérité de ce tableau, consulter toute histoire un peu développée de l'Italie.

(2) *Ibid.*

(3) Voir par exemple Marie-Caroline de Naples, devenue duchesse de Berry, qui arriva en France ne sachant pas écrire son nom. (Mémoires de la Comtesse de Boigne).

(4) *Corinne*. Livre VI, chap. 3, lettre de Corinne à Oswald.

se souvient probablement de la princesse Braschi, de Costanza Confalonieri, de M^lle^ Agnesi polyglotte, de Laura Bassi, professeur de philosophie à l'Université de Bologne, de Thérèse Bandettini ou de Marie Maddalena Morelli Fernandez, poète et musicienne qui, en 1775, fut couronnée au Capitole précisément comme Corinne (1). Une bonne improvisatrice était aussi Isabella Pellegrini, que M^me^ de Staël connut personnellement et bien d'autres encore dont on pourrait trouver les noms et les ouvrages dans la *Biblioteca femminile italiana di P. L. Ferri. Padova 1842*, ouvrage dans lequel l'auteur a voulu : « élever un monument à la gloire *del gentil sesso* dans un siècle où nos femmes avec tant d'ardeur rivalisent par leur talent à illustrer notre terre classique. »

Elle constate que les hommes *ont peu d'esprit militaire,* or quoiqu'on puisse lui contester cette remarque en faisant observer que s'il n'y avait pas, à cause du manque d'unité et de nation, *un esprit militaire collectif*, il y avait pourtant *un esprit militaire individuel*, dont on a la preuve dans les nombreux italiens, officiers et soldats dans les armées étrangères, nous admirons la justification qu'elle en donne : « ils aiment mieux la vie que des intérêts politiques qui ne les touchent pas, parce qu'ils n'ont point de patrie (2) ». Elle observe en outre que les Italiens ne craignent point la mort quand les passions natu-

(1) Elle fut appelée *Corilla Olimpica* ; pour ce couronnement, l'Arcadie eut à supporter maintes railleries, car si *Corilla* avait des admirateurs ardents, elle avait aussi des détracteurs inexorables qui la jugeaient une aventurière sans aucun talent.

(2) *Corinne*, livre VI, chap. 3, lettre de Corinne à Oswald.

relles, comme l'amour ou la haine commandent de la braver.

« Les idées de considération et de dignité sont beaucoup moins puissantes, et même beaucoup moins connues en Italie que partout ailleurs (1). » C'est à peu près ce qu'elle dit dans le chapitre 2 du livre XI : « Ce qui manque le plus à cette nation en général, c'est le sentiment de la dignité. » Sur ce manque de dignité elle revient avec une certaine insistance, et d'ailleurs est-ce qu'on pourrait lui en vouloir ? Il est malheureusement vrai que la plus grande partie du peuple d'Italie ne sentait pas encore, à cette époque, assez profondément le besoin d'unité ni de dignité nationale. M. J. Luchaire constatant comme en Toscane (6 mai 1799) on assasine et on vole au nom de la Vierge Marie et que pour chasser les étrangers on arbore le drapeau d'un État étranger, s'écrie : « Il n'y a pas de patriotisme, pas d'esprit politique; il n'y a pas de dignité, pas d'énergie collective (2). »

Le morcellement désormais séculaire de cette malheureuse Péninsule livrée aux guerres civiles, aux factions, au despotisme ne pouvait produire un peuple avec les sentiments de liberté et de patrie dont pouvaient être animés les Français ou les Anglais. Même lorsque la Révolution française éclata, le peuple italien s'était peu ému et il n'y avait presque pas pris part. Était-ce par ignorance ? ou plutôt par l'instinct qui l'avertissait que tous

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 3, lettre de Corinne à Oswald.

(2) J. Luchaire. *L'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830*. Paris 1906.

les changements qui s'accomplissaient n'étaient pas en sa faveur ?

En tout cas dans cet acquiescement à l'ordre de choses établi nous voyons plus de philosophie que de manque de dignité et Mme de Staël semble être de notre avis lorsqu'elle dit : « Tout dort ici, mais dans un pays où les grands intérêts sont assoupis, le repos et l'insouciance sont plus nobles qu'une vaine agitation pour les petites choses (1). »

La lettre que nous examinons porte la date du 25 janvier 1795, mais si nous pensons que Mme de Staël écrivait après avoir visité l'Italie en 1805, nous nous étonnons de voir qu'elle ne se soit pas aperçue, un peu plus qu'elle ne le montre, du sentiment patriotique qui existait, au moins chez les personnes les plus éclairées, formant la pensée et l'âme de la nation, qui faisaient des efforts gigantesques pour ébranler la masse inerte et préparer l'éclosion de notre résurrection. Il est dommage qu'elle n'ait connu Alfieri, le premier des patriotes italiens, qu'à travers son manuscrit et qu'elle n'ait pas approché Foscolo, cet homme si fier, ennemi de toute hypocrisie, plein de patriotisme et qui disait : « Le pain me manquera peut-être, jamais l'honneur. » Nous nous rappelons à ce propos une phrase charmante de M. Dejob : « Mais dès lors connaître Monti sans connaître Foscolo, c'était prendre le poison sans l'antidote, c'était se pénétrer de toutes les raisons de mépriser l'Italie et ne pas apercevoir celles de l'estimer (2) ». C'est qu'elle, par sa pénétration, a su

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 3. Lettre de Corinne à Oswald.
(2) Dejob. *Mme de Staël et l'Italie*. Chap. 2.

découvrir aussi ce sentiment de patrie, comme nous croyons l'avoir remarqué dans le II^e^ chapitre de notre travail, au fond de l'âme de Monti et peut-être d'autres Italiens, autrement elle n'aurait pas dit : « Ici la vie n'est plus qu'un sommeil rêveur sous un beau ciel, mais donnez à ces hommes un but et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir (1). » Les commentaires sont superflus, car il nous semble de voir là assez clairement une sorte de prophétie de notre résurrection, prophétie qu'elle repète sous des formes différentes plusieurs fois : « Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été *et par ce qu'ils pourraient être* que par ce qu'ils sont maintenant (2). ». Au Panthéon, montrant à Oswald les bustes des artistes les plus célébrés, après avoir noté qu'en Italie à cause du manque d'indépendance politique on ne trouve pas d'hommes d'État ni de grands capitaines : « C'est le génie de l'imagination, s'écrie Corinne, qui fait notre seule gloire : mais ne trouvez-vous pas, milord, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède mériterait une plus noble destinée (3) ? » Et enfin la prophétie nous semble éclatante lorsqu'après avoir répété les vers d'Alfieri, qu'elle appelle le plus fier poète de son époque : *Servi siam si, ma servi ognor frementi* (nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants), elle s'écrie : « il y a tant d'âme dans nos beaux-arts que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie (4). »

---

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 3. Lettre de Corinne à Osvald.
(2) *Id*. Livre, I chap. 5.
(3) *Id*. Livre IV, chap. 2.
(4) *Id*. Livre IV, chap. 3.

Elle dit que *les Italiens ont de la sincérité et de la fidélité dans les relations privées* (1), mais qu'ils ont aussi dans leur caractère *quelque chose de prudent et de dissimulé* (2). Nous ne croyons pas qu'on puisse accuser les Italiens en général de dissimulation, mais ce qui est sûr c'est que l'habitude de courber avec soumission la tête devant le principe d'autorité de quelque côté qu'il vînt et de se laisser guider toujours résignés à la volonté des autres, n'avait pas seulement anéanti, dans la plupart des citoyens, toute force d'initiative, détruit tout instinct d'action, mais les avait aussi amenés vers la dissimulation. Sur ce sujet Foscolo dit : « Les Français, les Suisses ne tremblèrent jamais comme nous sous la verge de nouveaux maîtres ; nous avons la nécessité de nous évertuer par des subterfuges serviles. En outre, les Italiens sont doués d'une plus grande fantaisie, qui tout en conjurant avec la tyrannie à nous accoutumer à colorer la vérité de mensonges, conjurait aussi avec la liberté du génie à nous enseigner à feindre mieux la nature dans la peinture et elle nous dictait une poésie plus à images qu'à sentences (3). »

D'ailleurs ces justifications que nous venons d'exposer à l'appui des pensées de Foscolo, M^me^ de Staël les a prévenues elle-même : « On fait en tous genres des découvertes subites dans le caractère des Italiens et c'est ce qui contribue à leur donner la réputation de rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays,

---

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 3.

(2) *Id.* Livre VII, chap. 2.

(3) Opere edite e postume di U. Foscolo. Vol. IV, *Gazzettino del bel mondo.*

qui a supporté tant de jougs différents ; mais ce n'est pas à la dissimulation qu'il faut toujours attribuer le passage rapide d'une manière d'être à l'autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause (1). »

En revenant à l'amour pour répondre à la phrase blessante d'Oswald : « L'infidélité même est plus morale en Angleterre (2) que le mariage en Italie », Corinne dit: « Les femmes entendant parler d'amour sans cesse, vivant au milieu des séductions et des exemples de l'amour, ne cachent pas leurs sentiments, et portent pour ainsi dire une sorte d'innocence dans la galanterie même; elles ne se doutent pas non plus du ridicule, surtout de celui que la société peut donner (3) », et après : « les vertus domestiques font en Angleterre la gloire et le bonheur des femmes ; mais, s'il y a des pays où l'amour subsiste hors des liens sacrés du mariage, parmi ces pays, celui de tous, où le bonheur des femmes est le plus ménagé, c'est l'Italie. Les hommes s'y sont fait une morale pour des rapports hors de la morale ; mais du moins ont-ils été justes et généreux dans le partage des devoirs ; ils se sont considérés eux-mêmes plus coupables que les femmes, quand ils brisaient les liens de l'amour, parce que les femmes avaient fait plus de sacrifices et perdaient davantage ; ils ont pensé que, devant

---

(1) *Corinne*. Livre IX, chap. 1er.

(2) Le relâchement des mœurs était cependant grand à cette époque en Angleterre. Il y en a un exemple amusant dans la vie d'Alfieri. Mme de Staël cède peut-être ici à son préjugé en faveur des nations du Nord.

(3) *Corinne*. Livre VI, chap. 3. Lettre de Corinne à Oswald.

le tribunal du cœur, les criminels sont ceux qui font le plus de mal. Quant les hommes ont tort, c'est par dureté ; quand les femmes ont tort, c'est par faiblesse. La société qui est à la fois rigoureuse et corrompue, c'est-à-dire impitoyable pour les fautes, quand elles entraînent des malheurs, doit être plus sévère pour les femmes ; mais dans un pays où il n'y a pas de société, la bonté naturelle a plus d'influence (1). »

C'est une plaidoirie charmante, mais qui ne peut servir à cacher le relâchement, la dépravation des mœurs qui existait au milieu de la famille ; le septicisme régnait partout, la fidélité conjugale était considérée, parmi les aristocratiques, comme une vertu bourgeoise qui rendait méprisables ceux qui la suivaient. En parlant d'infidélité nous ne faisons pas allusion aux sigisbées, qu'il ne faut pas confondre avec l'amant et encore moins avec l'amant de cœur : « Non, le sigisbéisme n'est pas l'amour, ou, pour mieux dire, le sigisbéisme est l'Arcadie de l'amour ; l'amour d'une société qui anéantissait tous les sentiments, même le plus instinctif et naturel (2). » A Naples, où il y avait très peu de sigisbées, c'était encore pis. M^me^ de Saussure, qui se rend chez la princesse de Belmonte pour voir passer une procession, écrit, à son retour, qu'elle a assisté à un étrange spectacle donné par les dames qui étaient près d'elle sur la même terrasse: dès qu'elles apercevaient, dit-elle, dans la procession un de leurs amants, elles s'écriaient : Voilà ton amoureux ! Voilà le mien ! Ah ! qu'il est beau ! Mon chéri, que Dieu

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 3. Lettre de Corinne à Oswald.
(2) Guerzoni. Il III° rinascimento.

te bénisse ! et tout cela accompagné d'un continuel clignement des yeux de la rue à la terrasse et de la terrasse à la rue, au milieu des cris, des salutations et des éclats de rire (1). »

Dans le livre XI, M^me^ de Staël s'occupe de Naples. Elle y dit des choses tout à fait justes, et comme elle fait des constatations souvent désagréables, elle les atténue par beaucoup de bienveillance. Elle y dit par exemple: « La paresse et l'ignorance, combinées avec l'air volcanique qu'on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité quand les passions sont excitées ; mais ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Il a de l'imagination, ce qui pourrait être le principe d'actions désintéressées; et, avec cette imagination, on le conduirait au bien si ses institutions politiques étaient bonnes (2) », et après : « Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé ; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination (3). »

Ce qui nous étonne, c'est de voir, comme en parlant de Naples, elle qui écrit en 1805 ou 1806 et qui veut relever l'Italie, ne nomme qu'à la dérobée Galliani et Caraccioli sans se montrer aucunement touchée par cette révolution napolitaine de 1799, qui est la plus belle page de l'his-

---

(1) Voir : Donne, Salotti e Costumi, par Francesco Martini, dans la vita italiana durante la Rivoluzione francese e l'Impero. Voir aussi Masi, Parrucche e Sanculotti.

(2) *Corinne*. Livre XI, chap. 2

(3) *Ibid.*

toire de Naples, car elle montre, pour la première fois après bien des années, que les Italiens n'avaient pas oublié l'art de savoir mourir. Il nous semble qu'elle n'aurait pas dû oublier complètement ces héros, de toutes les classes sociales (1), dont le martyre héroïquement subi fut pour toute l'Italie comme le levain sanglant de l'insurrection future.

A Venise, elle remarque que « les hommes en général ont plus d'esprit que dans le reste de l'Italie, parce que le gouvernement, tel qu'il était, leur a plus souvent offert de penser ; .....la plupart des femmes, quoique très aimables, ont pris, par l'habitude de vivre dans le monde, un langage de *sentimentalité* qui, ne gênant en rien la liberté des mœurs, ne fait que mettre de l'affectation dans la galanterie. Le grand mérite des italiennes, à travers tous leurs torts, c'est de n'avoir aucune vanité ; ce mérite est un peu perdu à Venise, où il y a plus de société que dans aucune autre ville d'Italie (2) ». C'est une observation très exacte, car Venise c'était la ville où la société avait la meilleure origine, c'est-à-dire une tradition historique continuée, un gouvernement national, où enfin il y avait une société semblable, sous beaucoup d'aspects, à celle des plus grandes capitales d'Europe.

---

(1) Réunion de noms glorieux qui commence par l'amiral Caracciolo et finit par Luisa Molines Sanfelice. Parmi les nobles: Gennaro Serra, Ettore Carafa, Ferdinando e Mario Pignatelli ; parmi les ecclésiastiques : Don Francesco Conforti, Don Vincenzo Troisi, Don Giuseppe Guardati ; parmi les hommes de loi : Mario Pagano, Nicolo Carlomagno, Vincenzo Russo, etc.

(2) *Corinne*. Livre XV, chap. 8

Quant au *langage de sentimentalité qui ne gênait en rien la liberté des mœurs*, rien de plus vrai car à Venise, comme ailleurs, le jeu, le libertinage, le sigisbéisme, la préciosité étaient les occupations et les habitudes des dames (1).

Mme de Staël fait en outre une très vive peinture de cette Venise des doges avec tous ses charmes, ses mystères, ses splendeurs qui en font une ville orientale et enchanteresse.

Lorsque Corinne, au sommet du campanile de Saint-Marc, montre à Oswald, à travers les nuages, la direction de la Grèce, nous avons une autre prophétie de notre résurrection : « Là sont encore des hommes d'une imagination vive, d'un caractère enthousiaste, avilis par leur sort, mais destinés peut-être ainsi que nous à ranimer une fois les cendres de leurs ancêtres (2). »

En Toscane, elle remarque comme les villes portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. A Sienne, à la vue de la place publique où le peuple se rassemblait, et du balcon d'où son magistrat le haranguait, elle est frappée et elle s'écrie : « on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique (3). »

Florence lui donne l'impression d'une ville bâtie pour la guerre civile et, après avoir parlé des conspirations des Pazzi contre les Médicis, des assassinats des Guelfes et des Gibelins, elle dit que tout est rentré dans le sommeil :

---

(1) Voir : Donne, Salotti e Costumi, par Francesco Martini, dans la vita italiana durante la Rivoluzione francese e l'Impero.

(2) *Corinne*. Livre XV, chap. 9.

(3) *Id.* Livre XVIII, chap. 2.

« les pierres des édifices ont seules conservé quelque physionomie. On ne se hait plus, parce qu'il n'y a plus rien à prétendre, parce qu'un État sans gloire comme sans puissance n'est plus disputé par ses habitants. La vie qu'on mène à Florence, de nos jours, est singulièrement monotone ; on va se promener tous les après-midi sur les bords de l'Arno et le soir on se demande les uns aux autres si l'on y a été (1). » L'observation sur la vie qu'on menait à Florence montre que les usages n'avaient pas beaucoup changé depuis 1766, lorsque cette ville fut visitée par La Lande, qui dit que les Florentins vont en voiture : « jusqu'à la porte S. Gallo ou porte romaine, là ils s'arrêtent et vont ensuite sur la place du Dôme, c'est-à-dire de la cathédrale près du café, d'où l'on fait venir des glaces en attendant le spectacle ; les hommes vont au *Bottegone*, grand café qui est sur cette place (2). »

A Florence, elle visite S. Croce où elle dit avoir vu la tombe de Boccaccio, qui n'y est pas et elle prend le tombeau de Leonardo Bruni Aretino surnommé *lo Storico*, né vers 1340, pour celui de Pietro Aretino surnommé *l'Infame*, né vers 1490 (3). Pour ces méprises Foscolo la raille et avec beaucoup de ressentiment s'écrie : « De cette manière la métaphysique déshonora l'Italie qu'elle voulait protéger, elle profana ces grandes âmes qu'elle voulait honorer et trompa une femme d'un très beau génie en lui faisant mêler une Histoire à la Fable et en lui faisant écrire des fautes qu'un Anglais moderne a

(1) *Corinne*. Livre XVIII, chap. 2.
(2) La Lande. *Voyage en Italie*, chap. 19, Genève 1790.
(3) *Corinne*. Livre XVIII, chap. 3.

copiées et imprimées en y ajoutant des réflexions toutes à lui sur le caractère des Italiens..... Et la métaphysique séduisit la même femme à galoper avec elle en voiture et à pénétrer en un clin d'œil dans les mœurs, dans les opinions, dans la littérature, dans la philosophie, dans les entrailles des nations. Elle débrouille des théories incompréhensibles par des néologismes allemands, par un enthousiasme génevois, par une éloquence intarissable, par une amabilité féminine, une hardiesse gracieuse et une très riche et ardente imagination : elle aurait écrit pour la postérité si le trop de confiance en elle-même et dans la crédulité des lecteurs ne la portaient à se tromper elle-même ainsi que les autres (1) ». Nous supposons que la haine de Foscolo pour la métaphysique, le pousse à être quelque peu injuste à l'égard de M^me^ de Staël. Il nous semble par exemple que pour ses méprises sur les tombeaux de Boccace et de Leonardo Aretino, on ne puisse pas tirer la conséquence *qu'elle déshonora l'Italie qu'elle voulait protéger et qu'elle profana ces grandes âmes qu'elle voulait honorer*. Nous aurions désiré au moins d'autres preuves de la part de Foscolo avant d'arriver à cette grave conclusion.

A Bologne, le peuple ne l'enchante pas du tout, elle en est même dégoûtée! Elle ne pouvait pas à la vérité en être édifiée si elle assista par exemple, comme il paraît d'après une note à son livre, au fait suivant: « On avait annoncé pour deux heures après-midi une

(1) Opere edite e postume di U. Fosoolo. Volume II. — I° *Gazzettino del bel mondo*.

éclipse de soleil à Bologne. Le peuple se rassemble sur la place publique pour la voir ; et, impatient de ce qu'elle tardait, il l'appelait impétueusement comme un acteur qui se fait attendre : enfin elle commença ; et comme le temps nébuleux empêchait qu'elle ne produisit un grand effet, il se mit à la siffler à grand bruit trouvant que le spectacle ne répondait pas à son attente ». Elle reconnaît pourtant que « Bologne est une des villes où l'on trouve un plus grand nombre d'hommes instruits dans tous les genres (1) ». Elle se souvient peut-être de son ancienne Université : *Bononia docet*. Il faut aussi penser qu'à Bologne elle fut accueillie de tous côtés avec les plus grandes marques d'estime et que le professeur Luigi Biamonti lui procura le plaisir d'une improvisation.

Pour la religion, elle constate « qu'il n'y a point de peuple plus tolérant que les Romains (2) » et que les dames se livrent aux pratiques les plus sévères pendant la semaine sainte « sans pour cela s'occuper très sérieusement de religion le reste de l'année (3) ». Elle remarque en outre que quoique plusieurs cérémonies tant de fois répétées et représentées, comme des spectacles où il y a de véritables rôles, soient toujours moins solennelles et moins touchantes, *les Romains ne s'en lassent point et tous les ans ils y trouvent un nouveau plaisir !*

Elle se moque avec beaucoup d'esprit de ces prédicateurs italiens qui prêchent en allant d'un côté à l'autre

---

(1) *Corinne*. Livre XIX, chap. 7.
(2) *Id.* Livre X, chap. 2.
(3) *Id.* Livre IX, chap. 2.

de la chaire comme un *balancier de pendule* et s'expriment par *une fureur systématique* en se servant, pour faire effet, du bonnet carré qu'ils ôtent et remettent *avec une rapidité inconcevable*. Elle rappelle, entre autres, celui qui plaçant son bonnet au milieu de la chaire, le haranguait comme s'il s'était adressé à J.-J. Rousseau, qui, selon lui était avec Voltaire, la cause de l'irréligion du siècle : « Eh bien, philosophe génevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments? » et comme le bonnet se taisait il termina en le remettant sur sa tête : « A présent que vous êtes convaincu n'en parlons plus (1) ». Elle se plaint justement de toutes ces formes exagérées de réthorique employées par les prédicateurs, qui par leurs gestes et leurs discours risquent souvent de changer en plaisanterie ce qu'il y a de plus sérieux. Elle conclut : « On ne rencontre presque jamais en Italie, dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai, ni une parole naturelle (2). »

Nous croyons bien faire en rapportant, pour fermer ce chapitre, le morceau suivant où il nous semble voir une espèce de synthèse, très juste, de la manière dont il fallait juger l'Italie : « On peut juger la nation italienne, suivant les circonstances, d'une manière tout à fait différente. Quelquefois le mal qu'on en a dit si souvent s'accorde avec ce que l'on voit, et d'autre fois il paraît souverainement injuste. Dans un pays où la plupart des gouvernements étaient sans garantie, et l'empire de l'opinion presque aussi nul pour les premières classes que pour les dernières ; dans un pays où la religion est plus

(1) *Corinne*. Livre X, chap. 2.
(2) *Ibid*.

occupée du culte que de la morale, il y a peu de bien à dire de la nation considérée d'une manière générale, mais on y rencontre beaucoup de qualités privées. C'est donc le hasard des relations individuelles qui inspire aux voyageurs la satire ou la louange ; les personnes que l'on connaît particulièrement décident du jugement qu'on porte sur la nation ; jugement qui ne peut trouver de base fixe, ni dans les institutions, ni dans les mœurs, ni dans l'esprit public (1). »

En résumé, tous ces jugements ont leur origine dans une grande sérénité et lorsque nous en trouvons d'un peu étranges, il faudra se souvenir du caractère, de la sensibilité, de l'intelligence, des idées générales de notre auteur. Ce qu'il y a presque de plus intéressant dans ces considérations sur les mœurs italiennes, c'est ce que M^me^ de Staël nous apprend elle-même, car elle est toujours subjective et de sa subjectivité, dans la manière de juger, nous croyons avoir parlé suffisamment dans le chapitre des Beaux-Arts.

---

(1) *Corinne*. Livre XIX, chap. 7.

CHAPITRE IV

De la Littérature italienne

A l'époque de la Renaissance, l'Italie avait prodigué en maîtresse des trésors d'art et d'érudition à tous les peuples civilisés et devenue élève au XVIII^e^ siècle elle recevait beaucoup et donnait peu et ce peu était bien misérable en comparaison de ce que nous donnaient la France, l'Allemagne, l'Angleterre, dont les littératures étaient alors beaucoup supérieures à la nôtre pour la noblesse de la forme autant que par le sérieux du contenu. Une telle supériorité donnait aux étrangers de la hardiesse pour rabaisser ou pour dénigrer même les anciennes gloires de l'Italie, si bien qu'il en dériva de longues et âpres querelles, souvent mal posées et mal discutées.

Le serein jugement de M^me^ de Staël paraît donc pour cela bien plus louable de même que paraissent plus admirables son docte talent et sa fine intuition qui lui donne une si grande vision du passé et parfois une connaissance plus profonde et plus bienveillante du présent en contraste avec l'opinion dominante.

Certaines personnes ont appelé le XVIII^e^ siècle, un siècle de ruines, d'autres l'ont bien mieux nommé un

siècle de *disboscamento* (1), siècle qui vit se répandre de tous côtés les germes d'une société et d'un temps meilleurs. De la foule qui n'a pas de nom, mais que nous pouvons encore appeler peuple, sortent aussi Muratori et Parini ; de la caste des nobles mous et vaniteux surgissent Verri, Beccaria, Filangeri ; les sciences ont Spallanzani, Mascheroni, Oriani, Lagrange ; la philosophie Galiani, Genevesi et Vico ; sur les vertes ruines des colonies arcadiennes Métastase chante sur son chalumeau le chant funèbre du monde ancien ; Goldoni fait revivre à nos yeux les naïves figures poudrées avec un franc rire qui n'est pas encore éteint ; Alfieri fait résonner son âpre trompette de guerre ; Monti applaudit à la gloire des puissants du jour qu'il sert ; Foscolo exalte les grands morts auxquels il demande les auspices de liberté sur les tombes :

testimonianza a' fasti..... ed are ai figli (2)

il semble déjà que dans l'aube rosé du jour nouveau qui s'annonce, se dessine le visage pensif et spirituel de Manzoni qui s'assied en arbitre entre deux siècles. Cependant vivent encore Charles Gozzi, amateur entêté du passé ; Cesarotti qui semble se mouvoir par une froide nuit lunaire dans les forêts Calédoniennes et le vieux jésuite Bettinelli, dénigrateur irrévérencieux de Dante et mauvais imitateur de Nicolas Boileau dans *Les recueils*, petit poème en mètres différents et imitant *Le Lutrin*. Epoque active et multiforme « pendant laquelle un grand flot

(1) Déboisement ou défrichement.

(2) U. Foscolo. *I sepolcri*. Témoignage aux fastes... et autels aux enfants.

d'un sang nouveau entre avec impétuosité dans l'organisme affaibli de notre littérature : idées substantielles et sentiments formels qui, s'ils sont contraires au génie et aux souvenirs de la nation, passeront sans laisser de traces durables ; s'ils sont conformes à la nouvelle voie de la pensée italienne, s'ils répondent aux nouveaux penchants de l'âme humaine, ils fructifieront dans un avenir prochain et feront que la littérature italienne du XIX^e^ siècle prendra part au grand mouvement de la littérature européenne (1). »

Époque, où pour ces mêmes raisons il était très difficile de porter un jugement sur des hommes qu'une envie injuste condamnait à un oubli immérité ou qu'une aveugle admiration disputait à l'oubli ou au mépris de la postérité. Nous devons nous reporter à ces temps-là, nous faire ses mêmes goûts, nous sentir imbus de ses passions pour comprendre la pensée de la visiteuse érudite qui, en 1804, exilée de la France, entre deux voyages en Allemagne, venait chercher en Italie du soulagement et du repos et y trouvait le développement complet et harmonique de ses nobles facultés. Aussi avec quel amour elle franchit les Alpes, poussée *vers la patrie de son âme* par je ne sais quoi d'irrésistible qui y attirait tant d'artistes allemands. Dans ces paroles résonne la douce demande de Goëthe : *Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent* ? (2) et c'est dans les premières strophes que Corinne improvise au Capitole, que trouve un écho la voix lointaine et nostalgique de Pétrarque :

---

(1) Rossi. *Storia della letteratura italiana.*

(2) Kennst-du das Land wo die Zitronen blühen ?

« Salut, terre chère à Dieu, terre très sainte, salut ! O toi la plus noble, la plus fertile, la plus belle de toutes les régions, entourée de deux mers et fière de tes monts fameux, vénérable jadis par tes lois et par tes armes, riche en hommes et en or ; l'art et la nature s'inclinèrent ensemble devant toi pour te faire, o Italie, maîtresse du monde ! (1).... »

L'Ausonie de l'âge d'or, Rome jadis reine du monde brille pour Mme de Staël sous le ciel serein qui la rend féconde en pampres, en épis, en fleurs et plantes décoratives *qui ne s'abaissent pas à servir*, et l'Italie est mère de Dante, l'Homère des temps modernes, de Pétrarque, vigoureux poète de l'indépendance, du Tasse, chevalier malheureux, elle est la mère de Michel-Ange et de Raphaël, de Pergolèse et de Galilée..... hélas..... elle est la terre des grands morts ! Non, la bonne vieille mère est encore si vivante « que sa main secourable guérit toutes les blessures ; les peines passagères de notre vie éphémère se perdent si bien que l'âme se remet et que le secret de l'amour de Dieu pénètre dans le sein fécond et majestueux de l'univers immortel (1).» Que

---

(1) F. Pétrarque. — Epistula *ad Italiam :*

Salve cara Deo tellus sanctissima salve
Tellus tuta bonis, tellus metuenda superbis,
Tellus nobilibus multum generosior oris
Fertilior cunctis, terra formosior omni
Cincta mari gemino, famoso splendida monte.
Armorum legumque eadem veneranda sacrarum
Pyeridumque domûs, auroque opulenta virisque
Cuios ad eximios ars et natura favores
Incubuere simul, mundoque dedêre magistram.

l'idiome italien est doux à son oreille ; quelle douce voix sont pour elle *ruisseau limpide* et *campagne et ombrage frais*, qui la charment comme le murmure des eaux et la variété des couleurs (2).

Les mots italiens lui semblent aussi brillants qu'un jour de fête, aussi sonores que les instruments belliqueux qui correspondent à l'écarlate dans la gamme des couleurs, empreints d'une joie tendre qui étonne et émeut (3). « La mesure des vers, les rimes harmonieuses, les terminaisons rapides — sdrucciole — imitent quelquefois les pas légers de la danse ; quelquefois des sons plus graves rappellent le bruit de l'orage ou l'éclat des armes (4). » Il suffit de les entendre, à quoi bon en chercher la signification ? « Pourquoi demander au rossignol ce que signifie son chant? (5). »

Cependant elle aime bien plus à lire les vers italiens qu'à les entendre réciter et pour en goûter la déclamation elle a besoin d'une Corinne idéale, qui, par un art exceptionnel, les scande sans la *cantilène* commune à la plupart des Italiens qui, pour sauver l'accent, gâtent le sens, détruisant l'effet (6). C'est là une singulière impression que nous éprouvons tous en entendant lire ou réciter en une langue étrangère ; chacun remarque la cantilène qui le fait sourire ou qui l'ennuie ; la cadence différente de la cadence maternelle, habituelle, qui bien plus sou-

---

(1) *Corinne*. Livre II, chap. 3.
(2) *Id.* Livre VII, chap. 1.
(3) *Id.* Livre II, chap. 3.
(4) *Id.* Livre VII, chap. 1.
(5) *Id.* Livre VII, chap. 1.
(6) *Id.* Livre II, chap. 3.

vent que la nouveauté des mots rend difficile à une oreille inexpérimentée de détacher un mot d'un autre et de suivre l'enchaînement de la période. Mais si la langue italienne semble à M^me^ de Staël un si éloquent interprète de l'affection soudaine, une expression si harmonieuse de la grandiose nature, elle ne lui paraît cependant pas un digne instrument de méditation, représentation efficace de cette profonde mélancolie, de cette connaissance du cœur humain qui caractérise, affirme-t-elle, les auteurs français et leur donne une supériorité qui est plutôt des philosophes que des poètes (1). Cependant, dans cette langue, Dante affirme la profonde connaissance de la Somme théologique de S. Thomas et de la métaphysique d'Aristote : et Pomponazzi et Telesio, Giordano Bruno, Campanella renouvellent la pensée philosophique et frayent le chemin à Descartes, à Leibniz, à Bacon ; c'est en cette langue que Machiavelli dévoile audacieusement les finesses les plus subtiles de la politique et recherche par une profonde analyse les problèmes de la philosophie historique ; que les ambassadeurs vénitiens écrivent ces relations qui sont encore aujourd'hui un monument de science diplomatique. Et toujours, en cette langue, Dante chante la douce mélancolie du coucher du soleil, Pétrarque verse la tristesse de son âme tourmentée, le Tasse évoque de charmants tableaux de paix idyllique, Gabriel D'Annunzio demande aux inimitables écrivains ascétiques du XIV^e^ siècle (2) les simples et puissantes paro-

(1) *Corinne*. Livre VII, chap. 1^er^.

(2) Cavalca, Bartolomeo da S. Concordio, Jacopo Passavanti, Santa Caterina da Siena, écrivains *de l'aurea lingua del trecento*.

les qui expriment les nuances les plus délicates du sentiment. La richesse et la force ne manquèrent pas à notre langue lorsque la richesse et la force égayaient et ennoblissaient notre vie, quand l'Italie comme un môle providentiel lancé sur la Méditerranée, grande voie unique de commerce mondial, pullulait de communes et de républiques florissantes, donnait des banquiers et des marchands à toute l'Europe, écrasait la féodalité et osait déclarer la guerre au Saint empire romain, ne reconnaissant d'autre autorité que celle qui lui venait de sa propre opulence et sa propre science. Malheureusement, les grands courants du commerce ayant dévié de la Méditerranée à l'Océan, l'activité italienne déchut peu à peu, ses richesses diminuèrent, sa foi languit ; à la liberté héréditaire succédèrent l'esclavage étranger et la tyrannie sacerdotale. Ainsi les intelligences furent affaiblies et la langue corrompue jusqu'au moment où la nation ayant reconquis sa liberté, remonta aux sources pures et intarissables de sa civilisation médiévale. Les mêmes causes de corruption ruinèrent le style des écrivains italiens, qui ayant perdu toute mesure de vérité et de beauté, ayant rompu tout lien entre l'art et la vie semblèrent oublier qu'écrire, c'est *exprimer son caractère et sa pensée* (1), mais à vrai dire ils se trouvèrent dans l'impossibilité de le faire. Et alors « le style littéraire fut pour eux un tissu artificiel, une mosaïque rapportée, je ne sais quoi d'étranger à leur âme », et leur langage « fut si déclamatoire, si diffus, si abondant en superlatifs qu'on dirait

(1) *Corinne*. Livre VII, chap. 1[er].

qu'ils écrivent tous de commande avec des phrases reçues et pour une nature de convention (1). »

Mais ce fut là le caractère propre du XVII^e^ siècle, connu sous le nom d'hispanisme, de jésuitisme, de marinisme et qui, sous beaucoup de rapports est analogue au gongorisme espagnol ou à la préciosité française. Si à l'Hôtel de Rambouillet, régnait une Italienne Catherine de Vivonne avec sa fille Julie et que d'une part le traité sur la nature d'amour d'Equicola était lu et goûté, d'autre part M^lle^ de Scudéry et M. d'Antignac faisaient pâmer de joie nos dames par leurs gracieux madrigaux et leurs romans sentimentaux.

Quant M^me^ de Staël vint en Italie le mal était différent mais non moindre, et même il répondait mieux à notre goût, il était plus conforme à notre vie. Guerzoni note finement que si le XVII^e^ siècle peut être représenté par Don Quichotte, un pourfendeur, un halluciné, le XVIII^e^ est, hélas, représenté par *Bertoldo*, sa création fade et menteuse. Lorsque le génie italien, sobre par nature, languit, d'Ovidio affirme qu'il n'est pas porté à l'enflure, à l'exagération, à l'extravagance, mais plutôt à la langueur, au pédantisme, ainsi l'Arcadie succéda au *secentismo* et ce fut là heureusement la dernière décadence de notre patrie et de son art Songeons à cette foule d'hommes sans patrie et sans famille, aux dépenses exagérées des grands, à la rage impuissante des petits, à la vanité honteuse des nobles blasés vivant dans l'oisiveté, chargés de précieuses breloques, pommadés, poudrés, qui parcourent la ville fiers comme des demi-dieux au milieu

(1) *Corinne*. Livre VII, chap. 1^er^.

des révérences de la valetaille et des parasites ; pensons aux femmes sottes et orgueilleuses à qui le décorum impose de laisser tous les soins de leur personne au chevalier servant devenu le maître de la maison ; pensons un peu à tout cela et nous verrons que la dissolution de la société correspond justement à la naissance de la poésie arcadienne devenue *un art de versifier par amusement*. Il est singulier que lorsque Mme de Staël entre l'Arioste et Le Tasse cite Guarini, auteur très médiocre du *Pastor Fido*, elle oublie le nom de J.-B. Marini, le plus grand virtuose de la poésie que l'Italie ait produit, ce même Marini, qui, après avoir été admiré à la cour de Marie de Médicis et à l'Hôtel de Rambouillet, passe les Alpes en 1623 et est accueilli à Turin, à Rome, à Naples, par les grands, par les Académies, par les lettrés, par le peuple même, avec une pompe solennelle comme un triomphateur. Il est au contraire naturel qu'en 1805 Mme de Staël n'hésite pas à joindre à Dante, à Pétrarque, à Politien, à Poliziano et à l'Arioste, quoique à un rang plus humble, Chiabrera, ce poète à froid, qui chatouille l'ambition de ses nobles protecteurs et qui doit sa renommée à de petites odes anacréontiques sautillantes et mélodieuses ; Filicaia, dont la franchise lyrique fut gâtée par l'abus des attitudes rhétoriques, des imitations recherchées, de la préciosité embrouillée, et Guidi même, artificieux et vide, qui cherche en vain de la renommée en demandant d'être enseveli *prope magnos Torquati cineres*. Mais nous autres, italiens, nous ne pouvons que regretter de voir le nom de Joseph Parini suivre tous ceux-là sans que Mme de Staël parle plus de lui ni de la grandeur de son œuvre au point de vue social.

Cependant Mme de Staël comprenait bien le rôle social

de la littérature et, après avoir affirmé que « qui se complaît des mots sans oser approcher des idées, est certain de ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses (1) », elle préludait bien aux maximes de l'école romantique en rappelant l'art « vers un objet vraiment utile » pour qu'il puisse exercer un pouvoir bienfaisant sur la vie de la nation. L'art doit se proposer le vrai comme matière, l'attrayant comme moyen, l'utile comme but, juge Manzoni et il ajoute que si l'art ne devait servir qu'à l'amusement des quelques personnes qui, dans le monde, ne s'amusent que trop, ce serait la dernière, la plus frivole, la plus nuisible de toutes les occupations. En 1805, Joseph Parini était mort depuis six ans seulement, depuis six ans dans une tombe encore négligée gisait le corps du vieillard qui, pauvre, presque aveugle, boîteux, avait cependant fait demander à Joseph II qui était ce prêtre qui montrait tant de dignité dans son aspect. La pensée de M^me^ de Staël devait bien se reconnaître dans ce lyrique qui cherche toujours l'utile dans ses écrits (2), dans ce lyrique qui pinçait sur la cithare des cordes simples et chères à la nature et dont le vers donnait la vie au paysan soigneux qui sait diriger les branches de sa vigne dans des nouveaux tracés et

---

(1) *Corinne*. Livre VI, chap. 1^er^.

(2) J. Parini. Odi. *La salubrità dell'aria*.

Va per negletta via
Ognor l'util cercando
La calda fantasia,
Che sol felice è quando
L'utile unir può al vanto
Di lusinghevol canto.

rendre fertile la partie stérile de son terrain (1) et à la paysanne de la Brianza aux flancs robustes, au beau visage joyeux, halé et vermeil (2). Et ce qui vaut mieux encore : il avait enseigné que ce n'est point par la naissance, mais par une vie sans tâche que l'on acquiert la vraie noblesse, qu'on honore Dieu par un culte intime et franc, et non par des prosternations pharisaïques, que la liberté ne se marie pas aux mauvaises mœurs, et, refusant avec dédain toute livrée, toute pension, s'écartant de tout chemin sombre et tortueux, se dressant au-dessus de la foule des mauvais mécènes et des flatteurs parasites, il avait fièrement proclamé :

Me non nato a percotere
Le dure illustri porte
Nudo accorrà, ma libero,
Il regno della morte.
No, richezza nè onore
Con frode o con viltà

---

(1) J. Parini : Odi. *La vita rustica.*
E te villan sollecito
Che per nov'orme il tralcio
Saprai guidar frenandolo
Col pieghevol salcio :
E te che steril parte
Del tuo terren di più
Render farai con arte
Che ignota al padre fu.

(2) *Id.* : Odi. *La salubrità dell'aria.*
E i baldanzosi fianchi
De le ardite villane;
E il bel volto giocondo
Fra il bruno e il rubicondo.

Il secol venditore
Mercar non mi vedrà (3).

En 1763, on avait publié le *Matin*, en 1765, le *Midi* et le nom de Parini était honoré dans toute la Lombardie, dans toute l'Italie et connu déjà des étrangers.

Dans son œuvre conçue d'après nature en une synthèse courageuse, à laquelle le calme ironique donne beaucoup de puissance, vit toute la société italienne du XVIII[e] siècle. Elle y vit dans cette forme de doute et de négation, qui exprime, par la satire, la grande lutte d'idées et d'institutions d'où devait sortir renouvelée, toute une société où les bêtes valent plus que les hommes, où le droit, la dignité sont foulés aux pieds par le caprice et la méchanceté, où le malheureux désespéré ne trouve même plus une imprécation, mais vit amèrement devant le noble fastueux qui danse le menuet sur le bord du précipice : nous comprenons alors l'insurrection féroce d'une foule déguenillée qui entre impétueusement dans les palais des seigneurs, ivre de licence et de sang ; c'est la vengeance inexorable des fils et des petits-fils ; des opprimés contre l'ancienne caste des oppresseurs. Et M[me] de Staël, offensée par l'arrogance militaire de Napoléon, devait, bien plus que d'autres, admirer l'abbé dédaigneux qui, contre la licence envahissante, contre l'arrogance plébéienne, s'élevait noblement et, au-dessus

(3) J. Parini : Odes. *La vie rustique :* Pour moi qui ne suis pas né pour frapper aux portes dures et illustres, le règne de la mort m'accueillera nu, mais libre ; non, ni richesses, ni honneurs, le siècle vendeur ne me verra acheter par des fraudes ou par des lâchetés.

du cri de mort de la foule, faisait entendre le sien : « Vive la liberté, la mort à personne ! »

Ame lombarde, *hautaine*, *dédaigneuse*, Parini revécut dans le poème de Foscolo, sur le seuil du temple de S. Croce, appelant presque les pères de l'art Italien à la vision du nouveau monde dont il ouvrit audacieusement les portes.

Deux fois seulement, il nous semble, on trouve et incidemment le nom de V. Monti, du chantre de Basville, de celui qui revêtit l'autel d'Achille des chants italiens et qui, s'il fut de beaucoup inférieur à Parini dans la digne constance au milieu d'événements orageux, montra dans une admirable variété d'ouvrages ce que peut la fantaisie poétique que M^me^ de Staël considère comme une qualité éminente des Italiens, si bien que nous pourrions lui adresser les belles paroles qu'elle adresse à Dante : « A sa voix, tout sur la terre se change en poésie ; les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités...., les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie ! » (1)

Parmi tous les écrivains contemporains qui s'assemblent en une phalange idéale autour de M^me^ de Staël, le plus accompli, le plus vif, le plus finement scruté et compris, c'est certainement V. Alfieri « transplanté, par un hasard singulier, de l'antiquité dans les temps modernes et qui, étant né pour agir, n'a pu qu'écrire » —

(1) *Corinne*. Livre VII. chap. 2.

« vraiment grand par son caractère et par son âme » si vigoureux que, dans tous ses ouvrages « on voit toujours son empreinte et non celle des nations et des temps qu'il met en scène (1)». Qualité singulière pour un poète, défaut assez grave chez un dramaturge. Mais si cette observation profonde, ce bonheur génial qui lui fait observer et décrire ce qu'était le mélodrame et la comédie en ces temps-là, *le ballet et l'arlequinade*, M^me^ de Staël avait aussi observé les conditions de la tragédie et l'avait vue telle qu'elle était, un horrible assemblage de crimes, un inextricable amas d'événements invraisemblables, une lutte grotesque entre des héros grandiloquents et qui pourtant excitaient les applaudissements, alors elle n'accuserait pas le poète « d'avoir dénaturé l'ouvrage d'imagination en lui donnant un but politique, de lui avoir donné le caractère le plus austère, d'en avoir retranché les confidents, les coups de théâtre, tout hors l'intérêt du dialogue » (2). Et si ses yeux, comme ceux d'Alfieri, avaient bien pu voir l'Italie passée grande, glorieuse et l'Italie présente malheureuse et avilie, si elle avait pu, comme Alfieri, avoir la vision lumineuse d'une troisième Italie forte et puissante comme la première et des champs de bataille où les Italiens lutteraient hardiment, armés de leur fer, non pour la défense des autres, mais pour leur propre liberté, M^me^ de Staël n'aurait pas pensé que les Romains applaudissaient aux sentiments et aux actions de leurs anciens pères « comme si cela les regardait encore », avec un esprit incapable de les

(1) *Corinne*. Livre II, chap. 3.
(2) *Id.* Livre VII, chap. 2.

comprendre et de les suivre ; elle aurait compris que « ce n'est pas en vain qu'avec son système rigoureux, Alfieri a voulu les y réduire » (1) ; elle aurait cru les entendre, peu d'années après, évoquer avec reconnaissance le nom de celui qui fut pour nous un prophète politique :

..... O vate nostro in pravi
Secoli nato, eppur create hai queste
Sublimi età, che profetando andavi (2)

Aux Espagnols de Mme de Staël nous ne contestons pas la gloire « d'avoir rempli leurs pièces de leur histoire, de leur chevalerie, de leur foi religieuse remontant à l'époque de leur gloire historique (3), » mais de cette manière, nous, remontant au temps d'une gloire qui nous appartient, qu'aucun autre peuple ne connut, nous présentâmes sur la scène les fastes et les vertus de Rome, et la vérité des paroles nous amena à la vérité de la récitation comme avant « des paroles affectées amenaient nécessairement une déclaration fausse (4) » ; il suffit de rappeler Gustave Modena, interprète si fameux de la tragédie d'Alfieri au point de la rendre vraiement populaire « comme un événement public dont toute la nation doit juger (5) ». Si jamais deux hommes furent différents par leur naissance, par le caractère, par leur conduite et

(1) *Corinne*. Livre VII, chap. 2.

(2) Sonnet dans le *Misogallo* de V. Alfieri... O notre prophète, dans des siècles pervers tu es né, mais tu as créé ces âges sublimes que tu prophétisais.

(3) *Corinne*. Livre VII, chap. 2.

(4) *Ibid.*

(5) *Ibid.*

par les aspirations, ce furent certainement Alfieri et Métastase, et l'Italie les eut au même siècle cultivant le même art. Aucune comparaison possible entre eux et il est moins aisé encore de rapprocher Métastase de Shakespeare.

Métastasse était tout grâce, Alfieri tout austérité, celui-là tout harmonie, celui-ci âpre, rude ; l'un le poète des tendres amours, l'autre des funestes agitations, le premier tout heureux du glorieux titre de poète impérial, le dernier haïssant au plus haut degré tout esclavage : antithèse de l'un, bien supérieur à l'autre est ce merveilleux Shakespeare « qui a le mieux approfondi l'histoire et les passions de l'homme ». Notre esprit se repose agréablement en lisant, dans le VII^e^ livre, plein de critique et de philosophie, la page qui décrit le théâtre « où on écoute le ballet », et l'on rit à l'apparition de *Gengis-kan* « tout couvert d'hermine, tout revêtu de beaux sentiments, qui, d'une façon nouvelle, pour établir un monarque sur le trône, l'élève en l'air sur un pied, et de Curtius, habillé en berger d'Arcadie, qui s'élance dans un gouffre fait de satin jaune et de papier doré. »

M^me^ de Staël fait une synthèse vive et fine des comédies *à sujet* qui fleurirent vers la moitié du XVIII^e^ siècle et qui, au milieu du mépris et des regrets disparurent peu à peu des scènes les plus illustres, vaincues par leur dégénération même et par la réforme de Goldoni. « Les sources des inventions étant épuisées et la souplesse belle et ingénieuse des types venant à manquer dans la traditionnelle immuabilité des masques aux ressources du talent et de l'art individuel, les comédies-impromptus étaient devenues des fatras incertains, de vieux motifs pleins de

gestes grossiers, d'équivoques indécentes. Sur les places il y avait une foule de peuple autour des baraques des comédiens, dans les palais et dans les cours la bonne société les écoutait avec grand plaisir improviser des comédies, des tragédies, des pastorales sur des scènes richement ornées (1) ». Les uns affirment que c'est là une belle preuve de talent et d'imagination ; c'est un talent — réplique Settembrini — mais de la populace et non du peuple, celui qui s'affirmit dans des temps corrompus d'esclavage et jamais dans des temps libres et civilisés. C'est une pauvre consolation et même un reproche pour une nation morte politiquement que cette exubérance de vie dans le domaine de l'art de faire rire : ce n'est pas une louange, mais un blâme humiliant « être les premiers dans ce genre — les arlequinades — le seul qui appartient vraiment à l'Italie..... création des Italiens qui leur donne des droits à l'art de la comédie (2) ». S'il était vrai comme dit le dicton populaire que *mal comune è mezzo gaudio* (3), nous pourrions un peu nous consoler en pensant que nos comédiens réjouirent souvent les cours de Madrid, de Londres, de Munich, de Vienne, de Saint-Pétersbourg et que les rois de France de Charles IX à Louis XV les accueillirent avec beaucoup de bienveillance, les comblèrent d'honneurs ; leurs récitations ne furent pas sans efficacité sur le théâtre de Lopez, de Vega et elles furent plus utiles encore à Molière qui en tira des sujets, des personnages, des situations, des artifices

(1) Rossi. *Storia della letteratura italiana.*
(2) *Corinne.* Livre VII, chap. 2.
(3) Solacium miseris socios habere penantes.

comiques aussi bien que la vivacité dégagée de certains exordes et le mouvement rapide de quelques scènes élevant à l'honneur impérissable de son grand art les grossières inventions et les qualités caduques de la comédie impromptu.

Mais quand M^me^ de Staël visita l'Italie, il y avait plus de cinquante ans que Goldoni avait triomphé la première fois avec *la Veuve rusée* et cent fois après avec les nombreuses comédies où parut toute la merveilleuse fécondité et même l'impétuosité créatrice de son talent. Depuis cinquante ans il avait supprimé l'impromptu, donné un caractère plus réel et plus humain aux masques et parfois même supprimé leur intervention, il avait abandonné les fatras embrouillés les remplaçant par des caractères vrais dans des tableaux très vifs de mœurs contemporaines. C'est trop peu louer Goldoni que de lui prêter plus de finesse, d'observation que n'en avaient communément les autres auteurs, c'est lui faire un reproche immérité que de trouver monotones ses personnages et par conséquent ses situations. Il regarde tout autour de lui avec une sereine malice et voit sa belle lagune sillonnée par mille gondoles noires et légères et la *calle* (1) où les commères travaillent aux dentelles sur le seuil de leur porte se disputant et faisant l'amour ; et derrière les colonnes et les puits anciens les petites têtes espiègles cachées par le *zendado* (2), et les masques mystérieux, les marchands, les magistrats, les domestiques, toute une vie animée, brillante, en plein air, riche en rencontres et en aventures.

---

(1) *Calle*, ruelle à Venise.

(2) *Zendado*, sorte de châle porté par les femmes à Venise.

Goldoni rôde au milieu de la foule avec un certain air de curieux désœuvré, il remarque les habits et les visages, il prête l'oreille aux discours, il saisit les coups d'œil et les soupirs, et ensuite il se repose au café ou dans la pharmacie ; il met la tête dans une auberge ou chez un mercier et là, dans cette oisiveté féconde, il se rappelle, compare, devine, fait ses comédies. Et de même que les légères colonnes, les terrasses fleuries, les ponts élancés et les palais sévères se reflètent dans l'eau tranquille des *canali*, de même la vie se reflète dans l'esprit limpide de Goldoni qui, s'il n'a pas de profondeur a cependant beaucoup de largeur et de vérité d'observation. Voici, par exemple, dans ces galeries de portraits qu'il transporte de la vie à la scène : *Iquattro rusteghi* (1). Le Crisofolo de la *Casa nova* (2). Le Geronte du *Burbero benfico* (3), variations d'un même caractère moitié bonté, moitié sauvagerie lesquelles montrent l'admirable pénétration d'esprit de Goldoni pour apercevoir et tracer les différentes nuances d'une même passion : voici la nombreuse classe des avares, du sordide au fastueux ; voici le Flatteur, le Menteur, le Médisant ; et à la tête de la belle troupe des femmes, la femme capricieuse, la femme sage, la *locandiera* (4) les *morbinose* (5), la jeune fille honorée. Caractères simples et communs ; mais les complexes et les raffinés, ceux qui s'élèvent dans la foule soit par la bonté, soit par l'iniquité contrastaient avec ses idées artistiques

(1) Les quatre grondeurs.
(2) La maison neuve.
(3) Le bourru bienfaisant.
(4) *La locandiera*. L'aubergiste.
(5) Qui ont envie de plaisanter, de rire, etc.

mêmes et avec la conception fondamentale de sa réforme. Préférer Gozzi à Goldoni, reconnaître en lui un représentant bien meilleur du goût et des facultés italiennes, c'est accepter, sans passer au crible, le jugement qu'on en avait donné pendant quelques années et qui en 1805 était déjà combattu ou oublié tout à fait.

Esprit qui s'effrayait de toute nouveauté, dans la politique, dans les sciences, dans la littérature, Gozzi essaya de sauver l'art mourant de la *comédie-improumptu* en y apportant le fantastique des contes orientaux, des fables enfantines et des récits romanesques italiens avec différents éléments de satire contemporaine, il s'efforça de créer un type de comédie populaire en opposition à la comédie bourgeoise. Mais ce genre ne plut pas et les fables de Gozzi, vite oubliées chez nous, eurent, pour des raisons qu'il n'est pas nécessaire d'indiquer ici, une chance plus durable chez les Allemands, même le *Turandot* fut remanié par Schiller pour le théâtre de Weimar. Si nous n'avons pas montré alors plus de profondeur psychologique dans la représentation de la société, il faut, peut-être, en chercher la cause ou dans l'esprit quelque peu superficiel de ces écrivains ou dans l'ancien mauvais usage de l'imitation et non dans cet esprit prudent de dissimulation auquel fait allusion M^me^ de Staël comme à une règle de vie d'hommes expérimentés qui ne livrent pas, comme un jouet entre les mains des étrangers, les armes dont ils se servent pour leur défense ; oh non ! M^me^ de Staël nous croit trop sages ou trop simulateurs et nous ne méritons vraiment ni tant d'honneur, ni tant de blâme.

Toujours à propos du théâtre dans l'épisode assez long de la représentation de *Roméo et Juliette*, M^me^ de

Staël écrit une page très remarquable où elle démontre combien cette tragédie de Shakespeare est italienne ; elle dit même : « La pièce de *Roméo et Juliette*, traduite en italien, semblait rentrer dans sa langue maternelle (1) ». — « Shakespeare a écrit cette pièce avec cette imagination du Midi tout à la fois si passionnée et si riante. — Shakespeare, mieux qu'aucun écrivain étranger, a saisi le caractère national de l'Italie, et cette fécondité d'esprit qui invente mille manières pour varier l'expression des mêmes sentiments, cette éloquence orientale qui se sert des images de toute la nature pour peindre ce qui se passe dans le cœur (2) ».

Le plus grand éloge est ici accordé au génie italien. Peu de pages ont peut-être comme celle-ci attiré l'attention des dramaturges français vers les sujets italiens.

En nous résumant, nous pourrions noter ici qu'un grand nombre de jugements que M^me^ de Staël a donnés, prouvent à l'évidence combien il est difficile, même pour une personne de tant de bon sens et d'une si vaste culture intellectuelle, de se soustraire à l'influence de l'opinion du jour ou d'en accepter une nouvelle qui contredise l'ancienne et la plus répandue, de se défaire de vieux préjugés et de s'élever à la sereine, impartiale compréhension d'hommes et de choses qui s'étaient déjà montrés à nos yeux sous une autre forme et sous une autre couleur. De là la déception du jugement des contemporains, de là la résistance qui gêne, la critique qui

(1) *Corinne*. Livre VII, chap. 3.
(2) *Ibid.*

attriste, la lutte qui abat, la persécution qui terrasse les plus belles énergies, les âmes les plus dignes ; de là la tristesse inconsolée de tant de vies, qui, comme celle du Tasse, s'usent dans les adversités « et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port et le destin à mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur (1) ». Ces belles paroles ouvrent comme un soupirail sur l'âme de M^me^ de Staël, en montrant la douloureuse sensibilité, les tristes présages, le désir d'une gloire qui se change en amour, *cette lutte de puissances noblement ambitieuses ou sentimentales* qui la font, comme *Corinne*, plus aimable par le sentiment que par le talent, plus noble *comme femme* sur le lit de mort que sur le piédestal du triomphe. C'est ce côté grandement sympathique de sa nature qui la fait apte à comprendre la grandeur de Dante, le poète qui, dans la calomnie, dans l'exil, dans la mort, a su puiser l'aspiration à la poésie humaine la plus élevée. Elle a bien lu Dante, elle l'a bien suivi dans son fatal voyage au travers des royaumes des esprits, où il se réfugie exilé de son pays, chargé du lourd fardeau de ses peines. Le Florentin haineux du *quartier des scandales*, le partisan implacable, le catholique mystique sorti de son petit monde d'entre les mesquineries des vivants, s'élève parmi les morts à la dignité de juge, et de la terre il lève son franc regard vers l'Empyrée pour admirer la gloire de Celui qui régit l'Univers ; puis il descend du Paradis « en emportant les clefs et les jette dans le

(1) *Corinne*. Livre II, chap. 3.

gouffre de l'éternité, personne ne les a plus retrouvées (1) ».

Il est beau de voir, après tant de Pétrarquisme, que Mme de Staël sait distinguer le grand maître de ses disciples peu dignes et qu'en rappelant Pétrarque elle ne voit pas en lui l'amoureux de Madonna Laura, toujours tourmenté par le doute, mais l'amant sûr et fidèle de la gloire italienne et de la liberté de sa patrie, « le poète valeureux de l'indépendance italienne.... qui ranima l'antiquité par ses veilles.... et sut être présent à tous les temps (2) ».

La gloire et le bonheur de l'Italie ! chanta Corinne au Capitole, la gloire et le bonheur d'Italie célèbre-t-elle avec un sentiment d'amour et d'orgueil si franc et si élevé que, devant son hymne augural, nous sentons qu'il est juste de poser sur sa tête *la couronne que Pétrarque a portée et qui reste suspendue au cyprès funéraire du Tasse.*

---

(1) G. Carducci : Studio sullo svolgimento della letteratura nazionale. Volume : *Studî letterarî.* — Vigo-Livorno, IIe ed., page 67.

(2) *Corinne.* Livre II, chap. 3.

CHAPITRE V

Les Beaux-Arts dans *Corinne*

I

Si nous pensions que notre auteur en s'inspirant des anciens et différents livres d'érudition artistique a eu l'intention de servir de cicerone aux étrangers qui visitent l'Italie, ce serait vraiment trop prétendre d'un roman tel que celui de M^me^ de Staël. La trame délicate et complexe d'une composition de passions incertaines et contrariées, telles que celles des héros du roman *Corinne*, exclut *à priori* tout ce qui a ses racines dans l'exactitude, dans la méthode de recherche scientifique, dans la perfection de la nomenclature artistique du discours. Lorsqu'on écrit avec passion on ne peut faire de l'académie, et si nous pensons que le voyage à travers l'Italie n'est qu'un prétexte imaginé par les deux protagonistes pour vivre ensemble quelque temps, nous ne devons certainement pas attendre que leur voyage soit une excursion artistique d'après un programme fixe, bien défini et complet.

Ce qu'on pourrait attendre de Corinne c'est que, tout en marchant au hasard dans le champ de l'art sans un critérium et une méthode établie, lorsqu'elle s'arrête devant les chefs-d'œuvre admirés universellement, elle en relevât

l'importance, la valeur artistique en épuisant au moins le thème spécial d'une ville, d'une époque artistique déterminée ou d'une galerie attentivement visitée. Mais au contraire et malheureusement trop souvent on éprouve une déception, car on se trouve devant une lacune continuelle dans la connaissance des chefs-d'œuvre, dans la technique esthétique et dans tout ce qu'on peut vraiment appeler critique d'art. Mais si la préparation archéologique, artistique et quelquefois historique fait défaut à notre héroïne, ce n'est pas sa faute, car l'auteur la veut, préférablement, une femme de bon sens, intelligente, mais plus philosophe que critique d'art, plus poète et littérateur qu'esthète.

Si nous abandonnons donc complètement la prétention de trouver en *Corinne* un *vade-mecum*, un Baedeker pour l'Italie, si nous ne prétendons pas trouver l'art et sa critique où ils n'existent pas et où ils ne pourraient exister, alors nous nous trouvons devant une série de considérations séparées ou réunies selon l'opportunité, qui traitent le sujet, non pas d'une manière didactique, mais comme le hasard le présente, non pas dans le but d'apprendre l'art aux lecteurs et d'en décrire les chefs-d'œuvre, mais seulement de soulager l'âme des soins et des peines en l'élevant vers un horizon plus serein de contemplation et de plaisir esthétique.

Mais dans le roman de *Corinne* il y a quelque chose de plus et de mieux, peut-on dire, si l'on veut défendre M^me^ de Staël des lacunes artistiques, il y a quelque chose de moins et de pis si l'on veut considérer le livre comme un texte qui doive refléter un des côtés de l'Italie les plus caractéristiques et intéressants pour les étrangers en général et pour les Anglais en particulier.

Après ces quelques prémisses, nous choisissons, pour défendre notre auteur, le point de vue le plus favorable et nous ajoutons tout de suite qu'une autre préoccupation forte et constante animait Corinne, ou pour mieux dire Mme de Staël, celle de traiter fort peu ce sujet au point de vue esthétique et artistique, mais plutôt sous celui de la philosophie et de la psychologie de l'art. Cela admis, on comprend pourquoi les considérations artistiques de Mme de Staël ne sont jamais exclusivement artistiques. Elle fait admirer l'œuvre d'art non pas en elle-même, ni pour elle-même, ni par les comparaisons instinctives avec d'autres œuvres d'art analogues, mais d'après l'impression qu'elle peut faire sur les différents états de l'âme des personnages.

Ce caractère particulier de critique artistique a ses mérites et ses défauts. Ses mérites sont constitués par une certaine originalité qui plaît et conquiert.

On comprend que Mme de Staël a lu avidement ce que Winkelmann et ses imitateurs écrivirent sur les beautés de l'Italie, car on la sent imbue de ces dogmes tendant au classicisme (1) qui donnèrent naissance aux ouvrages critiques dans le genre du Laokoon de Lessing (2). Mais ce serait sa condamnation ; on comprendrait trop aisément, si ses personnages se bornaient à répéter les opinions d'autrui, quelles sont ses sources et comme son âme serait alors vide, froide et inaccessible à l'enthou-

---

(1) En effet, Mme de Staël, qui est romantique, se montre souvent imprégnée de goût classique, préférant par exemple à tous les autres arts l'architecture.

(2) Voir : Laokoon oder über die Grenzen der Malerei und Poesie.

siasme irrésistible d'un chef-d'œuvre artistique ! Mais au contraire, Mme de Staël, quoiqu'elle manque de programme et de méthode, quoiqu'elle soit une observatrice très superficielle et distraite, en ce qui concerne la perception de ce qu'elle doit admirer et de la synthèse successive et de l'examen de l'œuvre d'art, pourtant, lorsqu'elle choisit pour ses considérations un monument ou un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture, elle est profonde et originale dans ses observations, car alors elle porte toute la force intuitive de son talent, toute la fine perception de son âme très sensible, et à travers le prisme de sa conscience et de son sentiment elle trouve des voies nouvelles, des comparaisons inattendues et sympathiques, des vérités sincères et des paroles graves.

Nous croyons qu'il faut se placer à ce point de vue pour étudier et considérer Mme de Staël dans le domaine des beaux-arts, et alors, quoique les visibles défauts d'un côté de sa culture artistique ne nous donnent ni la complète description de l'objet d'art, ni la caractéristique de l'artiste auteur, ni le milieu dans lequel on devrait se placer pour le juger, toutefois la pensée est toujours souveraine, les comparaisons subtiles, on sent l'âme sensible et fine de Corinne, de ce poète qui sait saisir les nouveaux rapports des choses, de ces anneaux inconnus de l'invisible chaîne du sentiment humain.

Choisissons, par exemple, de sa pérégrination en Italie, la partie qui concerne Rome. On s'attendrait à une étude comparative de la Rome républicaine et impériale et de la Rome du moyen âge et des papes (Mme de Staël ne pouvait pas faire celle de la Rome moderne italienne ou pour mieux dire nationale.) Rien de tout cela. Notre auteur ne semble pas avoir cette vision des deux Romes,

il ne sent pas la nécessité de suivre une méthode dans ses visites en les faisant peu à peu, jour par jour, des plus importantes aux moins importantes. Elle ne veut pas même faire comprendre à cet original et étrange, mais affectueux compagnon, la grandeur de la ville éternelle et les différentes phases de son développement, elle passe devant les ouvrages les plus importants, les monuments les plus beaux et alors seulement elle en parle d'une manière magistrale. Mais même alors son jugement est subjectif, un jugement c'est-à-dire qui harmonise avec l'état d'âme de l'observatrice.

Ce qu'on dit pour Rome on pourrait le répéter pour Venise, pour Florence, pour Bologne, pour Parme. Ce serait faire trop de tort au talent de M^me^ de Staël et à l'enthousiasme avec lequel les Français accueillirent *Corinne ou l'Italie* lorsqu'elle parut en 1807, que de dire qu'elle n'en dit rien ou presque rien. Mais c'est aussi vrai que si, non pas un archéologue ou un critique d'art, mais un simple profane de bon goût et de bonne volonté voulait se mettre à la place de lord Nelvil et suivre Corinne dans son voyage dans l'espoir de connaître, ne fût-ce que superficiellement, les beautés de ces villes fameuses pour tel ou tel autre chef-d'œuvre d'art, d'après ce qu'en dit le roman, il en resterait tellement désappointé qu'il ne pourrait s'empêcher de rire.

Dans l'examen des monuments et des œuvres d'art, elle ne choisit même pas les plus importantes puisque à Venise elle néglige l'intérieur de Saint-Marc, les collections archéologiques et artistiques du Palais Ducal, les *Frari* et le Tintoretto, le *Musée Correr*, la galerie des beaux-arts et autres monuments du même genre. A Florence, Corinne est frappée par la vue des portes du bap-

tistère de Saint-Jean (1) et la vue des tombeaux des Médicis de Michel-Ange à Saint-Laurent (2), mais il y a bien autre chose à Florence ; il suffirait pour condamner l'imprudente voyageuse de rappeler la *Loggia de Lanzi* et le *Palazzo degli Uffizî*.

Ne parlons pas de Parme sur laquelle elle se borne à dire qu'il y a quelques chefs-d'œuvre du Corrège (3), oubliant la coupole de Saint-Jean des Evangélistes, les célèbres chambres de Saint-Paul et le Dôme et le Baptistère aussi très précieux (4). Elle n'y admire que la Madone *della Scala*, de Corrège.

Elle ne nous parle de Bologne, comme nous avons vu dans le troisième chapitre, que pour blâmer les mœurs du bas peuple et la honte de ses mendiants, deux choses qui en ce temps-là étaient une des plaies les plus blâmables qui affligeaient cette ville. Mais M^me^ de Staël, nous l'avons déjà dit, n'est jamais, de parti pris, hostile aux Italiens et on voit qu'elle aime grandement notre pays et sait démêler justement ce qu'on doit blâmer de ce qu'on doit louer, et à haute voix.

II

Pour mieux convaincre le lecteur de ce que nous venons de dire brièvement, il sera bon de refaire avec Corinne le

---

(1) *Corinne*. Livre XVIII, chap. 3.
(2) *Id.* Livre XVIII, chap. 3.
(3) *Id.* Livre XIX, chap. 6.
(4) Voir : Parma in Italia artistica diretta da Corrado Ricci. Bergamo-Istituto italiano d'arti grafiche 1905.

voyage d'Italie et de la suivre dans les visites qu'elle fait aux monuments, aux musées, aux collections particulières en tâchant d'examiner les mérites et les défauts de notre savante et poétique voyageuse. — Nous voilà à Rome. Très juste est l'observation qu'elle fait sur les dispositions psychologiques chez ceux qui admirent l'art. Quand on aime on sent davantage la beauté : il fallait que Corinne aimât Oswald pour mieux sentir la grandeur des monuments romains. Mais Oswald, en vrai chevalier, lui répondait qu'en regardant ses yeux il ne pouvait, ni ne devait admirer autre chose (1).

Corinne illustre par des paroles inspirées *Castel Sant-Angelo* et son sort à travers les siècles qui fait du mausolée d'Adrien une forteresse.

Sa vive description de la place de Saint-Pierre est relevée par une très juste observation : « cette place produit l'effet d'une merveille de la nature (2) ». — M^me^ de Staël rappelle les mots que dit Michel-Ange en voyant la coupole du Panthéon : *Je la placerai dans les airs* « et en effet, s'écrie-t-elle, Saint-Pierre est un temple posé sur une église (3). »

L'entrée dans Saint-Pierre est solennelle, silencieuse et dans ce cas le sentiment religieux l'emporte sur celui de l'amour : « l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le senti-

---

(1) *Corinne*. Livre IV, chap. 3.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

ment même de l'amour ne suffisait plus pour remplir en entier son âme (1). »

A ce point les nombreuses et continuelles observations sur la religion étouffent l'art bien qu'il y ait par ci par là des observations très remarquables comme, par exemple, celles du mélange du paganisme avec les sujets sacrés, ou des Métamorphoses d'Ovide sur les portes de Saint-Pierre ; elle conclut que les scènes païennes ont aussi un caractère profondément religieux. « Les merveilles du génie portent toujours à l'âme une impression religieuse et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés (2) ».

Très fine est l'observation que souvent le nom seulement donne une grande sensation même s'il est dépourvu des faits et détails qui l'environnent et l'animent. En entendant qu'une pauvre femme demeure à la Roche Tarpéienne, elle dit : « ce mot, bien que dépouillé des idées que jadis y étaient attachées, agit encore sur l'imagination (3). »

Au Capitole, en observant les lions, elle remarque que « les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes (4). » La statue de Marc-Aurèle ne lui suggère rien de particulier ; mais, au contraire, elle sait très bien embrasser du regard, en en tirant de fort belles considérations, l'ensemble des sept collines : celles-ci revivent dans les paroles touchantes de Corinne.

---

(1) *Corinne*. Livre IV, chap. 3.
(2) *Id*. Livre IV, chap. 3.
(3) *Id*. Livre IV, chap 4.
(4) *Id*. Livre IV, chap. 4.

Les considérations sur le Forum Romain sont peut-être assez communes, mais elles sont toutefois inspirées. C'est toujours de la philosophie, de l'archéologie, en temps que c'est de la philosophie de l'histoire, celle qui se rapporte au Colysée. Le caractère même de lord Nelvil porte notre auteur à ce genre de considérations ; car dans son âme le sentiment religieux, politique et social l'emporte toujours sur le sentiment artistique.

Les observations générales sur les thermes, sur les théâtres, sur les cirques sont très bien saisies, mais après elle s'égare naïvement à rechercher, au lieu du vieux mérite, la fraîcheur donnée par les eaux (1). En parlant de la Fontaine de Trevi, on chercherait en vain un mot sur le grandiose monumental de cet ouvrage imaginé par Bernin et terminé par ses disciples, mais elle s'arrête au contraire à remarquer avec Corinne la cascade au milieu de la ville et le bruit de cette grande fontaine, qui ressemble à la vie de ce séjour tranquille.

Les Musées du Vatican (2) n'attirent pas l'attention de Corinne et d'Oswald, comme l'on pourrait s'y attendre : même ici tout est pris en bloc et la considération générale fournit l'occasion à Corinne de remarquer ce qui peut blesser son imagination. Elle dit très bien en poète : « Ces salles silencieuses où sont rassemblées les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté dans un repos éternel semble jouir d'elle-même (3). » Ces observations subjectives poussent Corinne jusqu'à croire,

(1) *Corinne*. Livre IV, chap. 5.
(2) *Id*. Livre VIII, chap. 2.
(3) *Id*. Livre VIII, chap. 2.

par exemple, qu'un sculpteur puisse consacrer toute sa vie à un seul ouvrage, en le perfectionnant de manière à lui faire rendre ses propres sentiments : « Quelquefois un sculpteur ancien ne faisait qu'une statue dans sa vie ; elle était toute son histoire. Il la perfectionnait chaque jour ; s'il aimait, s'il était aimé, s'il recevait par la nature ou par les beaux-arts une impression nouvelle, il embélisait les traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections » (1). Cela ne nous semble pas juste, cependant nous trouvons au contraire très fin ce qui suit : « Mais s'il y avait dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur : c'était le calme héroïque, c'était le sentiment de sa force, qui pouvait se développer au milieu d'institutions franches et libres (2). » Le Laocoon et la Niobé, ce sont des exceptions. « Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent des douleurs violentes (3). » Le reste de la description présente quelques naïvetés : elle n'entre pas dans la discussion archéologique et artistique, mais elle la sous-entend pour entrer dans des considérations d'un ordre plus élevé.

La tête d'Apollon, au palais Giustiniani, et d'Alexandre mourant expriment, d'après son jugement, la douleur et précisément la douleur de la Grèce esclave. Cela est vrai : « Dès lors il n'y avait plus cette fierté, ni cette tranquillité d'âme, qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la poésie composée dans le même esprit. La pensée... n'a plus cette force

(1) *Corinne*. Livre VIII, chap. 2.
(2) *Ibid*.
(3) *Ibid*.

de création qui suppose et le bonheur de la plénitude des forces que le bonheur seul peut donner (1). »

L'encouragement et l'émulation étaient le principe des beaux-arts. La religion grecque voulait la gloire, le triomphe ; elle faisait l'apothéose de l'homme en unissant des deux sexes la force à la douceur, la douceur à la force : « mélange heureux de deux qualités opposées sans lequel aucune des deux ne serait parfaite (2). »

Voyant des monuments égyptiens, Corinne insiste sur son idée, que les Égyptiens ne connaissent pas l'empire de l'âme, mais l'empire des animaux, car ils le rendent plus fidèlement que celui des hommes (3).

Elle fait ensuite des considérations très justes et très intéressantes pour ceux qui soutiennent la nécessité de l'étude de l'histoire de l'art : c'est-à-dire l'école de l'œil : « C'est en vain que l'on se fie à la lecture de l'histoire pour comprendre l'esprit des peuples ; ce que l'on voit excite en nous bien plus d'idées que ce qu'on lit (4). » Ce que nous venons de citer est un secret fondamental de la méthode éducative. En voyant l'Apollon, le Laocoon, les Muses on comprend mieux Homère qu'on ne le comprend à la lecture : « c'est là que se révèle à l'âme une connaissance de l'antiquité qui ne peut jamais s'acquérir ailleurs (5). »

Assez curieux est l'effet que les statues décapitées et rassemblées aux Musées du Vatican font sur Corinne

---

(1) *Corinne*. Livre VIII, chap. 2.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

avec leurs torses plus ou moins fragmentaires : « On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre le génie, et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes (1). »

Voyant les colosses de Monte-Cavallo, Corinne observe finement qu'on n'admire pas seulement chez Castor et Pollux la beauté physique, mais aussi la noblesse morale et la noble fierté de leur caractère et que c'est en évoquant le milieu de la mythologie grecque, en revivant presque dans ce même milieu qui créa ces statues, qu'on comprend la force de cet art dans son sens le plus intime (2).

Elle frappe juste, d'après notre avis, lorsqu'en faisant allusion à la période du néoclacissisme pendant laquelle on tomba dans l'imitation de l'art grec et authentique, elle dit : « les sentiments religieux des Grecs et des Romains, la disposition de leur âme en tout genre ne pouvant être la nôtre, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer, pour ainsi dire, sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'étude, mais comment le génie trouverait-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires ? (3) »

Corinne passe à des considérations sur les limites de la peinture et de la sculpture, à quelques comparaisons entre ces deux arts et ces considérations lui volent le temps de visiter d'autres monuments et des collections importantes. Corinne pense que la peinture se trouve

(1) *Corinne*. Livre VIII, chap. 2.
(2) *Id*. Livre VIII, chap. 2.
(3) *Id*. Livre VIII, chap. 3.

dans des conditions différentes de la sculpture et aussi supérieures, car elle peut s'inspirer du sentiment religieux.

Plus loin, la discussion s'étend dans le domaine de la peinture historique lorsque Corinne présente ses tableaux à lord Nelvil. Ils trouvent que les tableaux historiques sont très attrayants, mais qu'il y a toujours une certaine incertitude dans leur explication, et malheureusement c'est une incertitude inhérente au genre historique. « Et cette incertitude qui existe presque toujours dans les tableaux historiques ne mêle-t-elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux arts, qui doivent être si faciles et si clairs?(1)» On discute de la vérité historique et l'on passe au paysage. Dans ce genre de peinture à la manière de Salvator Rosa, la nature est quelquefois déserte et « cette absence de l'homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes(2). »

Un passage, pour nous magnifique, et dont il faut tenir compte, quoique il sorte du domaine des arts figuratifs, se trouve dans le chapitre 2.du IX[e] livre où M[me] de Staël écrit de la puissance enchanteresse et touchante de la musique. Ici, comme la musique tient de plus près à l'âme de M[me] de Staël, qui est romantique et nullement esthétique, l'auteur a su s'élever à des considérations très profondes tout en les présentant avec une fraîcheur et une vivacité d'images qui charment. Elle commence par une aimable pensée à l'adresse du chant italien si

(1) *Corinne*. Livre VIII, chap. 4.
(2) *Ibid.*

doux et harmonieux, dont la passion chez le peuple remonte jusqu'à Dante dans le très bel épisode de Casella (1). La musique est traditionnelle et le chant est inné dans la nature italienne. En en faisant l'histoire, M^me^ de Staël observe que les chrétiens, comme les païens, ont voulu que l'empire de la musique s'étendit jusqu'après la mort et ensuite elle continue magistralement : « De tous les beaux-arts, c'est celui (la musique) qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée ; celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence et change en entier la disposition antérieure. Ce qu'on a dit de la grâce divine, qui tout à coup transforme les cœurs, peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie ; et parmi les pressentiments de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner (2).

Plus loin elle montre que même la musique *bouffe* n'est point vulgaire et qu'elle aussi sait dire quelque

---

(1) Dans le purgatoire (II^e^ chant) Dante rencontre Casella, un des meilleurs chanteurs de son époque, et lui demande un de ses airs délicieux :

..... Se nuova legge non ti toglie
Memoria o uso all'amoroso canto
Che mi solea quetar tutte mie voglie
Di ciò ti piaccia consolare alquanto
L'anima mia, che con la sua persona
Venendo qui, è affannata tanto
Amor che nella mente mi ragiona (*)
Cominciò egli allor sí dolcemente,
Che la dolcezza ancor dentro mi suona.

(*) Commencement de la II^e^ chanson du *Convito*.

(2) *Corinne*. Livre IX, cap. 2.

chose à l'imagination ; elle conclut par des observations générales, mais très fines sur l'influence de la musique : « Le cœur bat plus vite en l'écoutant : la satisfaction que cause la régularité de la mesure, en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous ; la vie est remplie, le sang coule rapidement, vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre au dehors de vous les obstacles qu'elle rencontre ». « La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre âme ; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme ; elle a l'heureuse impuissance de n'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation (1). » Et elle achève son jugement par ses notes très délicates : « il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. » — « Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée ; le regard de ce qu'on aime, longtemps attaché sur nous et pénétrant par degrés tellement dans votre cœur, qu'il faut à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand : ainsi le rayon d'une autre vie consumerait l'être mortel qui voudrait le considérer fixement (2). »

On dirait que M^me^ de Staël devance dans l'appréciation de la musique cette supériorité incontestable que

---

(1) *Corinne*. Livre IX, chap. 2.
(2) *Ibid.*

Schopenhauer lui reconnaîtra dans son *Esthétique* et que Wagner rendra après dans sa fameuse *Tétralogie*. La musique correspond parfaitement au caractère romantique et délicat de Mme Staël et on comprend aussi aisément comment la musique était la seule qui pût ravir soit Corinne soit Oswald en les arrachant à leurs préoccupations terrestres : « mais plus souvent le vague de la musique se prête à tous les mouvements de l'âme et chacun croit retrouver dans cette mélodie, comme dans l'astre pur et tranquille de la nuit, l'image de ce qu'il souhaite sur la terre (1). »

Revenons maintenant aux arts figuratifs et rejoignons nos voyageurs à la Chapelle Sixtine. Le jugement donné par Corinne est trop superficiel ; on dirait qu'il manque à Mme de Staël la conception exacte de la grandeur surnaturelle qui se dégage de ces fresques célèbres et de ce plafond fameux Elle y trouve deux choses seulement : 1° Le paganisme pour Michel Ange est le démon ; 2° l'obscurité agrandissait encore les figures, déjà si imposantes, tracées par Michel Ange (2).

Passons à Venise : Les impressions y sont aussi superficielles et incomplètes, mais les quelques-unes qu'elle donne sont pourtant vraies, intimes, insinuantes et tendent à réconforter l'âme triste des deux amoureux dans la ville des rêves, des ménestrels, des sérénades sur la lagune.

---

(1) *Corinne*. Livre IX, chap. 2.
(2) *Id*. Livre X, chap. 4.

On doit pourtant noter pour la défense de M^me^ Staël qu'un intérêt plus direct et complet dans le domaine de l'histoire et de la critique d'art n'aurait pas été naturel à ce point-ci, car le roman presse, le mystère d'amour et des familles qui enveloppe les deux protagonistes se prête plus que jamais aux considérations psychologiques. L'auteur même désire qu'à ce point ses personnages donnent un libre épanchement à leur sentiment, afin qu'il puisse se développer dans toute cette passion dont ils sont capables.

D'après Corinne un sentiment de tristesse s'empare de notre imagination en entrant à Venise. « On prend congé de la végétation, s'écrie-t-elle, on ne voit pas même une mouche dans ce séjour ; tous les animaux en sont bannis ; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer (1). » Les gondoles noires lui font une étrange impression dans l'obscurité du soir ; elles lui semblent des fantômes. « On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile (2). »

Les observations qui se succèdent les unes aux autres sont d'ordre psychologique et montrent chez M^me^ de Staël une pénétration aiguë comme lorsqu'elle remarque que l'habit aux couleurs voyantes est réservé au peuple qui doit vivre en fête, tandis que les grands de l'État ne sortent jamais que revêtus d'un domino noir, c'est-à-dire qu'ils sont voués au deuil (3).

C'est pendant la visite de la *Salle du Grand Conseil*

---

(1) *Corinne*. Livre XV, chap. 7.
(2) *Id*. Livre XV, chap. 7
(3) *Id*. Livre XV, chap. 8.

que Corinne prononce la seule observation artistique. Le jugement dernier d'un côté et l'humiliation de Frédéric Barberousse devant le Sénat de Venise de l'autre, ont été placés dans la même salle pour conserver vivant le culte de la fierté du gouvernement, mais aussi la soumission à la volonté divine : « C'est une belle idée que de réunir ainsi tout ce qui doit exalter la fierté d'un gouvernement sur la terre et courber cette même fierté devant le ciel (1). » Mais cette échappée de lumière dans le champ de l'art s'éteint pour en revenir aux considérations philosophiques ou psychologiques qui étouffent l'art : « Il faut de l'harmonie dans les sentiments et de l'opposition dans les caractères pour que l'amour naisse tout à la fois de la sympathie et de la diversité. » « C'est un pas solennel de fait dans l'amour que de l'avoir vaincu une fois : le prestige de sa toute puissance est fini (2). »

A Florence, mêmes lacunes à côté des observations les plus fines.

Corinne s'arrête quelque peu devant les fameuses portes d'airain sculptées par Ghiberti pour le baptistère de Saint-Jean à côté de la cathédrale.

Elle visite à Saint-Laurent la chapelle des Médicis, qui n'excite pas en elle cette admiration qu'on attendrait. Ici il lui manque absolument le sens de l'admiration pour l'art plastique. Elle dit seulement que la statue de Laurent de Médicis a mérité justement l'honneur d'être appelée *la pensée de Michel-Ange* (3). Elle traite les chefs-

(1) *Corinne*. Livre XV, chap 9.
(2) *Id*. Livre XVI, chap. 1er.
(3) *Id*. Livre XVIII, chap. 3.

d'œuvre de Michel-Ange un peu froidement et peut-être ne les a-t-elle pas assez profondément compris.

L'Aurore et *La Nuit* sont deux bijoux et ce n'est pas seulement le cas de dire *qu'elles ont une expression remarquable* (1). On éprouve de la peine en voyant, par exemple, qu'elle ne nomme pas même le *David*. Elle paraît ne pas le connaître. Nous trouvons au contraire très juste la réflexion que *Michel-Ange est le seul sculpteur des temps modernes qui ait donné à la figure humaine un caractère qui ne ressemble ni à la beauté antique, ni à l'affectation de nos jours* (2). Ses ouvrages, d'après Mme de Staël, ne rendent pas l'idéal de la beauté, par conséquent on n'y trouve pas la beauté classique. Pourtant il y a des caractères tout à fait modernes, tels qu'une activité constante, les formes très prononcées, les traits qui portent les traces des passions : « Michel-Ange est le génie de sa propre école, car il n'a rien imité, pas même les anciens (3). »

Notre voyageuse se rend dans la Galerie de Florence. Mais, malheureusement, après un brocard contre les cicérones, qui confondent les figures mythologiques avec l'histoire chrétienne, on attend en vain la visite aux chefs-d'œuvre de la Galerie. Corinne ne parle que de la Niobé et d'Alexandre mourant : c'est trop peu. Ces deux ouvrages ont été évidemment choisis parce qu'ils montrent l'état passionnel de l'âme de Corinne. Mais l'auteur nous dédommage avec usure de cette restriction

(1) *Corinne*. Livre XVIII, chap. 3.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

en donnant de ces deux chefs-d'œuvre l'impression vivante de sa pensée originale. Mme de Staël fait observer à Corinne que Niobé conserve, même dans la douleur, sa dignité et ce qui nous touche profondément « ce n'est pas le malheur même, c'est la puissance que l'âme conserve sur ce malheur ». « Les angoisses de l'amour maternel se peignent dans tous les traits de Niobé : elle serre sa fille contre son sein avec une anxiété déchirante (1). » Très belle est aussi la phrase par laquelle elle exprime l'impression produite par la statue d'Alexandre mourant : « Il y a dans Alexandre l'étonnement et l'indignation de n'avoir pu vaincre la nature (2). «

La dernière partie du livre parle du séjour du jeune couple Nelvil à Bologne et à Parme. Il est singulier, comme nous l'avons déjà dit au commencement de ce chapitre, qu'à Parme l'attention de lord Nelvil soit attirée seulement par la fresque de la Madone *della scala !* Originale et gracieuse la comparaison que lord Nelvil est porté à faire, presque sans le vouloir, entre Lucile et sa fillette et la Madone avec l'enfant. L'auteur est frappée par le charme des yeux baissés : « Le Corrège est peut-être le seul peintre qui sache donner aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils étaient levés vers le ciel. Le voile qu'il jette sur les regards ne dérobe en rien le sentiment ni la pensée, mais leur donne un charme de plus, celui d'un mystère céleste (3). »

---

(1) *Corinne*. Livre XVIII, chap. 4.
(2) *Id*. Livre XVIII, chap. 4.
(3) *Id*. Livre XIX, chap. 6.

III

En résumant notre jugement sur les beaux-arts dans *Corinne*, on pourrait trouver des mérites et des défauts dans la manière de sentir, d'interpréter et d'exprimer les beaux-arts, dans le sentiment qu'ils éveillent chez M^me^ de Staël. Mais cela serait juste s'il s'agissait d'une véritable dissertation archéologique, si au lieu d'un roman, qui dans son intrigue traite aussi des beaux-arts, on avait à faire à une complète critique d'art. Dans ce cas on se tromperait en voulant trouver en *Corinne* ce qui ne doit pas y être, ce que l'auteur n'a pas voulu y introduire, et on aurait tout à fait tort, si ne le trouvant pas, on en voulait à M^me^ de Staël.

On y trouve vraiment, et on l'a remarqué, trop peu de profondeur. L'art, pour notre auteur, n'est pas le but, mais le moyen : « En cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me ferait aimer.» Mais Corinne, telle que M^me^ de Staël nous la présente, est une nature trop romantique, pour entrer dans les secrets de l'art, et c'est pour cela que nous la voyons préférer les philosophes aux artistes et c'est pour cela qu'elle s'écrie : « De toutes les facultés de l'âme que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'ai exercée toute entière (1). » Et c'est encore pour cela que dans la lettre à V. Monti, elle s'écrie sincèrement : « représenter un secret de l'âme, une manière de souffrir moins ou d'être

(1) *Corinne*. Livre XX, chap. 5. Dernier chant de Corinne.

plus aimée me touche mille fois plus que ces beaux pieds, que ces belles mains dont on parle tout le jour (1). » Dans ces expressions on voit presque le mépris ou du moins l'indifférence pour tout ce qui est critique d'art, proprement dite, et dissertation archéologique ou d'histoire de l'art. M^me^ de Staël n'aurait peut-être pu y prétendre parce qu'elle n'aurait pas eu de préparation suffisante ; elle n'aurait pas voulu parce qu'une critique plus longue et profonde des musées et des fouilles aurait altéré la proportion de l'ouvrage qui doit, surtout, rester un roman.

La nature même de M^me^ de Staël, sa vie, même son éducation si propre à former l'âme d'un philosophe ou d'un psychologue (en effet, notre auteur observe et sent profondément) est bien moins propre à former un artiste et à vrai dire elle ne le fut pas et ne put avoir les qualités essentielles pour être un critique d'art impartial et compétent. En effet, dans ses jugements on retrouve tour à tour : la protestante qui veut que tout soit moral, même l'art; l'action de J.-J. Rousseau, par exemple lorsqu'elle esquisse un petit plan d'éducation artistique ; la théoricienne et l'idéaliste ; la française toujours prête à se griser d'idées générales ; et tout cela est tantôt pénétrant ou ingénieux comme du Taine ou du Stendhal et tantôt un peu enfantin comme du Pierre de Coulevain.

Corinne ne pouvait pas avoir la vision sereine, claire de l'œuvre d'art, elle pour qui les arts et les chefs-d'œuvre étaient une incitation à des considérations philosophiques ou psychologiques, qui plaçait toujours son *moi* pensant

---

(1) Lettere inedite del Foscolo, del Giordani e della Signora di Staël a V. Monti. Livorno. Vigo 1876.

et la nature des hommes de tous les temps entre les monuments et la rétine de ses yeux. Elle était trop lyrique, trop subjective, cette belle et brillante figure de poète, elle était toujours, même à Rome, parmi les ruines du Forum Romain, ou à Florence dans la chapelle de Saint-Laurent, l'improvisatrice applaudie, enthousiaste et passionnée, qui recherche la vie de l'âme au contact des monuments et des œuvres d'art. Voilà la raison pour laquelle Corinne nous paraît souvent superficielle, subjective, incomplète. Sainte-Beuve, si bienveillant et enthousiaste envers notre écrivain, a dû lui aussi s'écrier sans lui faire tort : « Cette Rome, cette Naples, que Mme de Staël exprimait *à sa manière* dans le roman-poème de *Corinne* (1). On peut observer que pour la partie artistique et critique Mme de Staël reproduit avec modération, avec tact, au moment le plus opportun ce qu'écrivirent surtout Winckelmann et d'autres critiques allemands et italiens. Mais il nous semble qu'aussi dans le choix de ses maîtres, notre écrivain se soit adressée aux philosophes de l'archéologie et de l'histoire et aux écrivains classiques plutôt qu'aux spécialistes compétents, desquels elle aurait pu tirer une foule de noms, de dates, de détails historiques, d'analyses et de synthèses archéologiques. Ce qui est pourtant et sans doute exclusivement à elle, c'est sa manière de présenter avec vivacité, avec passion même la pensée d'autrui, en lui donnant l'empreinte de son génie, de son caractère.

Ce que Mme de Staël faisait dans sa *Corinne*, Chateau-

(1) Extrait des *Portraits de femmes* par M. Sainte-Beuve. Introduction à *Corinne* ou *l'Italie*. Edition : Paris, Garnier frères.

briand l'écrivait dans ses *Martyrs*, en développant un de ces romans très intéressants dont le fond est historique, tels que *Les derniers jours de Pompeïa* de Bulver et *Quo vadis?* de Sienkiewicz. Mais ces écrivains entreprirent le développement de la partie historique avec un plus grand sérieux, avec une meilleure préparation archéologique de l'antiquité classique, et ils surent par conséquent si bien se pénétrer de la vie, des croyances, des mœurs, voire même des habitudes des Grecs et des Romains, qu'ils surent aussi parfois devenir classiques jusqu'à nous faire vraiment rêver les yeux ouverts, à nous transporter dans d'autres temps au milieu d'autres hommes avec toute l'illusion, sans anachronismes (1), ni contraditions.

M. Faguet, parlant de M^me^ de Staël dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1887, dit : « Elle se pénétrait profondément de tout l'esprit de son époque : sensibilité romanesque, excès de sociabilité, foi naïve et absolue dans les idées. Cette éducation l'a faite *idéologue*, femme de conversation mondaine et femme de sentiment exalté, elle atténuait ou empêchait de naître l'imagination artistique. »

Pour toutes ces raisons nous ne voulons pourtant pas conclure en niant complètement le goût esthétique et la critique d'art de M^me^ de Staël. Le fond du tableau existe et il est senti ; même lorsqu'elle ne parle point d'art ses personnages vivent continuellement dans un milieu d'art.

---

(1) Exception faite pour *les Martyrs* de Chateaubriand où l'auteur choisit, pour montrer les deux cultes, païen et chrétien, en lutte, le IV^e^ siècles des Gaules, tout en nous donnant une description du paganisme d'Homère et du christianisme postérieur au concile de Trente.

Sainte-Beuve définit très bien ce grand mérite de notre écrivain : « L'admirable cadre qui environne de toutes parts les situations d'une âme ardente et mobile y ajoute par sa sévérité.

Ces noms d'amants, non plus gravés, cette fois, sur les écorces de quelque hêtre, mais inscrits aux parois des ruines éternelles, s'associent à la grave histoire, et deviennent une partie vivante de son immortalité (1). »

M^me^ Necker de Saussure, qui écrivit une introduction au roman de *Corinne* ne veut pas même refuser à notre écrivain le mérite artistique, puisqu'elle s'écrie : « Tout ce qui concerne les beaux-arts est plein d'intérêt et de mérite. Il y a *une fraîcheur*, *une vivacité extrême*, dans les impressions, et pourtant une *érudition ingénieuse* s'y laisse entrevoir. Les idées les plus marquantes de Winkelmann, celles qu'y ont ajoutées d'autres auteurs allemands, celles mêmes des érudits italiens, sont exposées par Corinne, et semblent souvent renaître chez elle sous la forme de l'inspiration. Corinne avec son enthousiasme a tout le tact de M^me^ de Staël.

Chez elle l'admiration la plus vive est toujours circonscrite ; le mot qui l'exprime en marque la borne ; elle voit ce qui manque à travers ce qui est, et sans cesser de jouir de ce qui est. » Et vraiment le mérite de Corinne, c'est-à-dire de M^me^ de Staël (si l'on doit reconnaître un mérite dans la partie artistique et dans les jugements esthétiques de son roman) est dans toute l'originalité de

---

(1) Extrait des *Portraits de Femmes* par SAINTE-BEUVE. Introduction à *Corinne ou l'Italie*. Ed. Paris. Garnier frères.

ses observations ou mieux encore dans l'originalité des rapports qu'elle sait trouver entre l'œuvre d'art et son âme qui la voit et l'observe. En outre Mme de Staël comprend l'art dans un sens large et complet. Si nous restreignions notre examen aux arts plastiques et figuratifs, nous restreindrions aussi à une partie trop mince ce champ que l'écrivain étendit même trop. Pour elle c'est de l'art que le costume du peuple et certainement la manière dont les monuments se présentent et sont entretenus ou la manière dont les chefs-d'œuvre sont disposés ; c'est de l'art qu'une fête populaire, c'est de l'art que la musique et nous avons vu avec quelle douce et harmonieuse sensibilité Mme de Staël, et pour elle Corinne, sentait, dans son âme, les chants et les mélodies. Et par un tel sens musical et artistique Corinne arrache le voile plus d'une fois à une œuvre d'art et l'éclaire par son jugement lucide et aigu. C'est un côté seul des beaux-arts, mais c'est déjà beaucoup ! Sainte-Beuve paraît résumer les défauts et les mérites de notre auteur par rapport aux beaux-arts, dans ce jugement par lequel nous croyons pouvoir clore nous aussi ce chapitre : « Une personne d'esprit écrivait — comme j'aime certaines poésies ! il en est d'elles comme de Rome, c'est tout ou rien : on vit avec, ou on ne comprend pas. *Corinne* (continue Sainte-Beuve) n'est qu'une variété imposante dans ce culte romain, dans cette façon de sentir à des époques et avec des âmes diverses la Ville éternelle (1). »

---

(1) Extrait des *Portraits de Femmes* par M. Sainte-Beuve. Introduction à *Corinne ou l'Italie*. Ed. Garnier frères, Paris.

C'est de cette manière qu'il faut comprendre *Corinne* dans la partie artistique et c'est de cette manière que nous comprenons par un sentiment de bienveillante admiration M^me^ de Staël, qui la créa dans son ardente fantaisie d'artiste amoureuse de l'Italie et de Rome.

CHAPITRE VI

De la connaissance qu'on pouvait se faire de l'Italie d'après *Corinne* et si elle contribua à relever le peuple italien dans l'opinion des étrangers.

Nous voilà arrivés à la fin de notre modeste travail. Il nous resterait maintenant à passer de l'analyse à la synthèse des différents jugements donnés par M^me^ de Staël sur l'Italie, et de cette synthèse devrait ressortir la connaissance même qu'on pouvait se faire de notre pays d'après *Corinne*. Nous craignons pourtant, en faisant une véritable synthèse de tout ce que nous avons dit, de nous répéter inutilement, par conséquent nous nous bornerons à montrer, s'il nous est possible, la portée historique de cet ouvrage en tâchant de voir à quel rang on pourrait le placer parmi ceux qui ont contribué à nous attirer cette sympathie des étrangers et surtout des Français, sympathie dont nous avions un si grand besoin !

A ce point de vue, il serait peut-être intéressant de faire une comparaison entre les opinions sur l'Italie qu'on trouve en *Corinne* et celles qu'on trouve dans les ouvrages de Beyle-Stendhal, si la comparaison systématique de Staël-Stendhal ne pouvait être aisément, à elle

seule, le sujet d'un mémoire. Nous nous bornerons par exemple à constater que l'auteur des *Promenades dans Rome* et de *Rome, Naples et Florence* (1) peut sembler, à un lecteur superficiel, un enthousiaste admirateur de l'Italie bien plus décidé que l'auteur de *Corinne*.

Quelque chose de teutonique paraît toujours rester dans la fille de Necker, épouse du baron Staël-Holstein, et au fond de son âme, par sa nature même, elle garde ses sympathies plus vives pour les peuples du Nord, plus sérieux, plus équilibrés, plus portés aux idées philosophiques. Stendhal, au contraire, n'a aucune sympathie pour les peuples du Nord ; il se trouve en Italie dans la période la plus exaltée de sa jeunesse, à une époque où la plupart des Italiens menaient encore une vie très douce au milieu de tous les plaisirs, de manière que cet épicurien, persuadé que l'unique mobile de l'activité humaine est la recherche du bonheur, fut tellement ému par le charme de ce pays que l'Italie devint sa terre de prédilection. Il en devint tellement amoureux, surtout de Milan, qu'il se fit appeler *Arrigo Beyle*

---

(1) Nous nous occupons ici seulement de Stendhal parce que celui-ci a su réveiller l'intérêt de la France sur *la connaissance politique* et nous voudrions dire *morale* de l'Italie, connaissance à laquelle nous attachons la plus grande importance, mais il est pourtant sûr que s'il fallait parler aussi de l'intérêt que les Français finirent par porter (aussi grâce à M^me^ de Staël) à la poésie et aux arts de l'Italie, on devrait citer d'autres auteurs, notamment Chateaubriand pour ses *Lettres à Fontanes* et Lamartine dont quelques pièces harmonieuses, où il était parlé de Sorrente, de l'Arno, de Gènes, produisirent en France exactement la même impression qu'en Allemagne les fameux vers : « Connais-tu le pays où fleurit le citronnier ? »

Milanese sur la pierre de son tombeau. Il a le culte de l'énergie : « En Italie, dit-il, règne l'enflure énergique et républicaine des souvenirs romains (1) ». Il s'était même proposé comme sujet d'un livre : *L'histoire de l'énergie en Italie* (2).

Pourtant, malgré toutes ces causes que nous venons de résumer brièvement et qui lui donnent un enthousiasme grâce auquel il parvient plus aisément à connaître et goûter cette Italie qu'il peint avec une sorte d'allégresse, il nous semble voir en Stendhal beaucoup moins de pénétration que chez M^me^ de Staël. Le lecteur attentif et doué d'un esprit fin sera en effet choqué en constatant que cet auteur, qui écrit après 1820, ne fait allusion que par incident au carbonarisme. La même remarque est faite par M. Chuquet dans l'analyse de *la Chartreuse de Parme*, écrite en 1839 et qui veut être une peinture de la société italienne : « Et pourtant il oublie ce qu'il y avait alors en Italie de plus généreux et de plus héroïque. Il oublie le carbonarisme ! Dans cette Italie qu'il prétend dépeindre, il n'y a d'autres conspirations, que celles de la duchesse et d'autres complots que ceux de la marquise Raversi. Pas de sociétés secrètes ; pas de *ventes*, pas de carbonari. Nulle part n'apparaissent ces nobles jeunes gens qui voulaient délivrer des barbares la patrie italienne (3) ».

---

(1) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 85. Calmann-Lévy, éditeurs, Paris.

(2) Voir : *Essais de psychologie contemporaine*, par Paul BOURGET. Paris, 1887.

(3) CHUQUET. *Beyle-Stendhal*, chap. 19. On pourrait reprocher à M. Chuquet de ne pas tenir assez compte du personnage de Ferrante Polla, le conspirateur.

Les prophéties que M^me^ de Staël fait de la résurrection de l'Italie nous touchent plus profondément que celles de Stendhal, car celles-là sont formulées à une époque où on était encore, malheureusement, bien loin de leur accomplissement, tandis que l'auteur de *La chartreuse de Parme* se trouvait devant des symptômes qui manquaient certainement à l'auteur de *Corinne*. En 1817, lors de la première édition de *Rome, Naples et Florence*, il ne fait que répéter ce que M^me^ de Staël avait dit avant lui : « L'âme de ce peuple est telle que dès qu'il sera heureux il produira des chefs-d'œuvre (1). » — Il critique âprement M^me^ de Staël qui, d'après lui, *n'a jamais fait qu'un ouvrage : l'esprit des lois de la société* (2), tout en empruntant à *Corinne* quantité de fines observations, quoique la peinture de l'Italie lui paraisse dans cet ouvrage bien loin de l'original.

Nous lui sommes toutefois reconnaissants en constatant que le progrès du peuple italien le préoccupe énormément : « Le hasard ayant interrompu en 1814 la marche de ce jeune peuple, que va devenir le feu sacré du génie et de la liberté ? S'éteindra-t-il ? et l'Italie se remettra-t-elle à faire des sonnets imprimés sur du satin rose pour les jours de noces ? Toutes mes pensées, tous mes regards ont été pour la solution de ce grand problème ! (3). »

Nous devons être reconnaissants à l'écrivain qui disait :

---

(1) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 417. Calmann-Lévy, Paris.

(2) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 46. Calmann-Lévy, Paris.

(3) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 413. Calmann-Lévy. Paris.

« Pour l'histoire de l'esprit humain l'Italie sera toujours la moitié de l'Europe (1). » A vrai dire, on devrait aussi lui pardonner ses expressions dures envers l'Italie, car lui-même aurait voulu les supprimer : « s'il ne s'était pas souvenu du *Misogallo* et des injures que les journaux littéraires prodiguaient à la nation des simio-tigres (2). » Du reste, la plupart de ses expressions dures et de ses jugements défavorables se rapportent aux gouvernements, qu'il trouve détestables, surtout celui de Rome *condamnée depuis trois siècles à une enfance éternelle* (3), presque jamais au peuple qu'il ne néglige point d'étudier : « Les paysans de la Toscane, dit-il, forment, je le crois sans peine, la population la plus singulière et la plus spirituelle de toute l'Italie. Ce sont peut-être, dans leur condition, les gens les plus civilisés du monde (4). » Et à ce titre nous placerions Stendhal parmi les écrivains qui contribuèrent à signaler ces qualités, qui devaient mériter à l'Italie la sympathie de la France et des autres nations, s'il n'avait pas dit par exemple : « Je tremble pour le sort futur de l'Italie. Ce pays aura des philosophes comme Beccaria, des poètes comme Alfieri, des soldats comme Santa Rosa ; mais ces hommes illustres sont à une trop grande distance de la masse du peuple. Entre l'état actuel

---

(1) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 408. Calmann-Lévy, Paris.

(2) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 432. Calmann-Lévy, Paris.

(3) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 430. Calmann-Lévy, Paris.

(4) *Ibid.*

et le gouvernement de l'opinion il faut un Napoléon, et où le prendre ? (1). » Mais son plus grave tort est encore, sans contredit, celui de ne pas s'être aperçu du patriotisme, qui, de son temps, n'était plus si caché et incertain qu'il ne l'était à l'époque de M^me^ de Staël. Celle-ci, au contraire, quoiqu'elle ait, elle aussi, peu relevé, à cause des circonstances que nous avons examinées, les sentiments patriotiques des Italiens, ne signalant pas même certains faits et certaines tentatives qui avaient déjà eu lieu, a su lancer des prophéties éclatantes sur la destinée future de l'Italie, ayant eu la vision de cette liberté qui allait soulever de son souffle puissant notre terre malheureuse.

Une foi si sûre dans la gloire et dans le bonheur de notre patrie lorsque l'étoile d'Italie ne brillait pas à l'horizon, nous touche comme s'il ne s'agissait point d'un vain désir de notre bien, mais d'une œuvre féconde d'heureux résultats. Et vraiment ce fut une œuvre grandement bienfaisante que celle de tous les écrivains, italiens et étrangers, qui, en ce XIX^e^ siècle, siècle des premières timides tentatives et aux efforts extrêmes pour la conquête de la liberté, élevèrent leur voix en faveur de celle-ci pour la proclamer juste et sainte, pour la recommander comme hautement humaine aux frères de tous les pays :

Dove già libertade è fiorita
Dove ancor nel segreto matura
Dove ha lacrime un'alta sventura (2).

---

(1) STENDHAL. *Rome, Naples et Florence*, p. 215. Calmann-Lévy, Paris.

(2) Où la liberté est déjà éclose — où elle mûrit encore secrètement — où un grand malheur a ses larmes. — MANZONI. Ode écrite dans le mois de mars 1821 pour la mémoire illustre de

C'est une chose vraiment trop facile que de citer, mais les citations viennent aux lèvres en pensant à cette période de notre vie où Guerazzi, ne pouvant livrer une bataille, écrivait un livre et où la publication de *Mes prisons* nuisait à l'Autriche plus qu'une déroute et où paraissait vrai plus que jamais le dicton qui affirme : parfois sur la balance de Dieu la plume du poète pèse autant que l'épée du guerrier (1).

Combien d'étrangers, venus comme Oswald en Italie avec une foule de préventions contre les Italiens, avouaient ensuite qu'ils en repartaient avec des idées tout à fait différentes ; combien de ces étrangers venus seulement pour se chauffer à notre soleil, s'enflammaient à notre enthousiasme ; en admirer nos statues, estimaient nos hommes ; pour revivre dans le passé, sentaient autour d'eux, de tous côtés, le frémissement de l'avenir ! Chaque lettre à leurs parents, chaque relation de voyage, chaque journal publié à leur retour, tout jugement exposé au milieu d'un cercle d'amis, toute étude sur nos hommes et nos choses, contribuaient à nous faire juger bien meilleurs qu'on ne nous avait cru jusqu'alors, dignes d'un sort bien différent et surtout, non plus de pitié, mais d'une aide généreuse.

Pour cette loi providentielle qui du mal même fait jaillir le bien, combien de nos hommes les plus éclairés par leur âme et leur talent et pour cela redoutés et pour-

---

Théodore Kœner, poète et soldat de l'indépendance allemande, mort sur le champ de bataille de Leipzig, le 18 octobre 1813, nom cher à tous les peuples qui combattent pour défendre ou pour reconquérir une patrie.

(1) Sentence orientale.

suivis, combien d'autres coupables seulement d'aimer leur patrie et de la vouloir libre, combien qui avaient à grande peine échappé à la prison ou à l'échafaud, cherchaient et trouvaient un asile sur une terre plus heureuse et en Suisse, en France, en Angleterre faisaient connaître nos douleurs et notre vertu ! Fiers et modestes à la fois, animés par un désir ardent de liberté, disposés à gagner par les plus durs labeurs leur pain et leur indépendance, nos exilés rappelaient la noble image du pèlerin de Dante qui :

> partissi povero e vetusto
> e se il mondo sapesse il cor ch'egli ebbe
> mendicando la vita a frusto a frusto
> assai lo loda e più lo loderebbe (1).

De cette manière, Foscolo, le premier, avait mérité honneur et protection, par son grand talent, mais plus encore par l'indomptable fierté de son caractère ; de cette manière Rossetti, dans une noble pauvreté, offrira à ses hôtes des formes d'art nouvelles et élevées ; de cette manière Ruffini rendra célèbre et chère l'Italie des humbles et des travailleurs en éternisant auprès de la gentille Lucy ce merveilleux type d'Italien qui est le docteur Antoine ; de cette manière Mazzini, apôtre de la foi nouvelle, montrera comment on vit, comment on meurt pour l'amour de la patrie.

Au milieu de tous ces grands hommes qui préparèrent notre liberté, nous croyons pouvoir placer, et cela ne

---

(1) DANTE. *Paradis*, fin du VI[e] chant .... il partit pauvre et fort âgé et si le monde pouvait connaître l'état de son âme en mendiant la vie brin à brin, le loue beaucoup, mais plus encore le louerait.

paraîtra pas une louange injuste ni exagérée, M^me^ de Staël, qui ne fut certainement pas la première par la puissance ou la diffusion de son œuvre et qui était entre autres choses un peu trop *aristocratique* (car, quoi qu'on en dise, pas même en Italie elle n'a vraiment étudié le peuple) pour pouvoir gagner beaucoup de prosélytes à notre cause, mais première dans le temps à rappeler à la pensée des autres, les anciennes gloires et les douleurs présentes et les destinées prochaines à s'accomplir de cette Italie, qui lui parut sa patrie, étant pour elle la patrie de tous les nobles esprits.

Toutefois on ne peut nier que si de son long séjour à Milan et des connaissances distinguées qu'elle y put faire, M^me^ de Staël avait voulu se servir davantage, elle aurait pu en tirer une plus riche moisson d'observations et de jugements, une plus sûre et une plus ample connaissance de notre âme intime et de la force cachée de notre peuple ! Pour atteindre complètement ce but, il aurait mieux valu que, au lieu de développer de chapitre en chapitre l'intrigue d'amour entre Oswald et Corinne, toujours entravée par l'envahissante philosophie, M^me^ de Staël se fût délivrée de tout empêchement romantique et que par une libre étude, sans aucune préoccupation sentimentale, elle eût examiné l'Italie et les Italiens dans toutes les manifestations de leur esprit. Mais trop naturellement l'âme, les études, les exemples, le goût du temps portaient M^me^ de Staël à cultiver cette forme hybride de composition, où quelquefois l'étude du détail nuit à la vision compréhensive de tout et la nécessité de généraliser fait diminuer la vérité et le relief des objets qu'on étudie.

Mais ce qu'il faut reconnaître et qui nous touche, c'est de constater que M^me^ de Staël, qui ne vit la nouvelle

Italie que dans ses premiers pas, lorsqu'on constituait le royaume italien avec Milan pour capitale, création directe et immédiate de la Révolution française et des victoires napoléoniennes, eut pourtant la vision claire d'une assez proche résurrection !

On peut deviner de quelle nature auraient été ses sentiments si, un demi-siècle plus tard, elle avait pu connaître tous les grands hommes qui coopérèrent à la rédemption de l'Italie et la guidèrent dans les premières années de son indépendance.

Quel hymne M^me^ de Staël aurait alors chanté aux nouveaux sorts de l'Italie ? Par quelles paroles aurait-elle salué les nouveaux héros? Avec quelle joie et quel orgueil aurait-elle vu Victor Emmanuel II entrer à Milan à côté de Napoléon III, suivis des bersaglieri bras-dessus bras-dessous avec les zouaves et vu voltiger ensemble les drapeaux tricolores des deux peuples, dans le jour du triomphe et dans le jour de la bataille, et entendu associés dans un seul cri d'enthousiasme les noms d'Italie et de France ?

Chers noms fraternels ! Des liens tenaces unissent les deux nations latines, qui ensemble entonnent les premiers chants d'amour autour des châteaux du moyen âge, ensemble combattent sur les champs féconds de gloire et ensemble opposent des bras vigoureux et de cœurs généreux à la fureur des forces ennemies lorsque la terre s'ouvre pour engloutir Reggio-Messina en des abîmes épouvantables ou que les eaux troubles et impétueuses menacent Paris de la ruine.

Or, il nous semble qu'à réveiller cette vive flamme d'amour et de gratitude a aidé aussi l'étincelle allumée

par M^me^ de Staël : quel meilleur effet pouvait-elle attendre de son ouvrage? Quel but plus haut pouvait-elle se proposer, lorsqu'elle se disposa à faire connaître à l'Europe, de la manière la plus impartiale et sympathique l'Italie et les Italiens?

Vu et lu :
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
Léon G. PÉLISSIER.

PROPOSITIONS DONNÉES PAR LA FACULTE

1. **La théorie de l'amour dans la « Vita nuova ».**
2. **Manzoni précurseur du romantisme français.**
3. **La Lombardie de 1785 à 1805.**

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 3

CHAPITRE PREMIER. — 1. De l'opinion française sur l'Italie avant *Corinne* ; 2. Comment Mme de Staël jugeait l'Italie avant de s'y rendre..... 9

CHAPITRE II. — Des circonstances qui aidèrent Mme de Staël à mieux comprendre et à mieux juger le génie italien et des causes qui l'engagèrent à écrire *Corinne*. 28

CHAPITRE III. — Des mœurs et caractère des Italiens dans *Corinne*..... 37

CHAPITRE IV. — De la littérature italienne dans *Corinne*.... 63

CHAPITRE V. — Des beaux-arts dans *Corinne*..... 86

CHAPITRE VI. — De la connaissance de l'Italie qu'on pouvait se faire d'après *Corinne*, et si elle contribua à relever le peuple italien dans l'opinion des étrangers.. 113

Montpellier.— Imprimerie Roumégous et Déhan, rue Vieille-Intendance, 5